

44

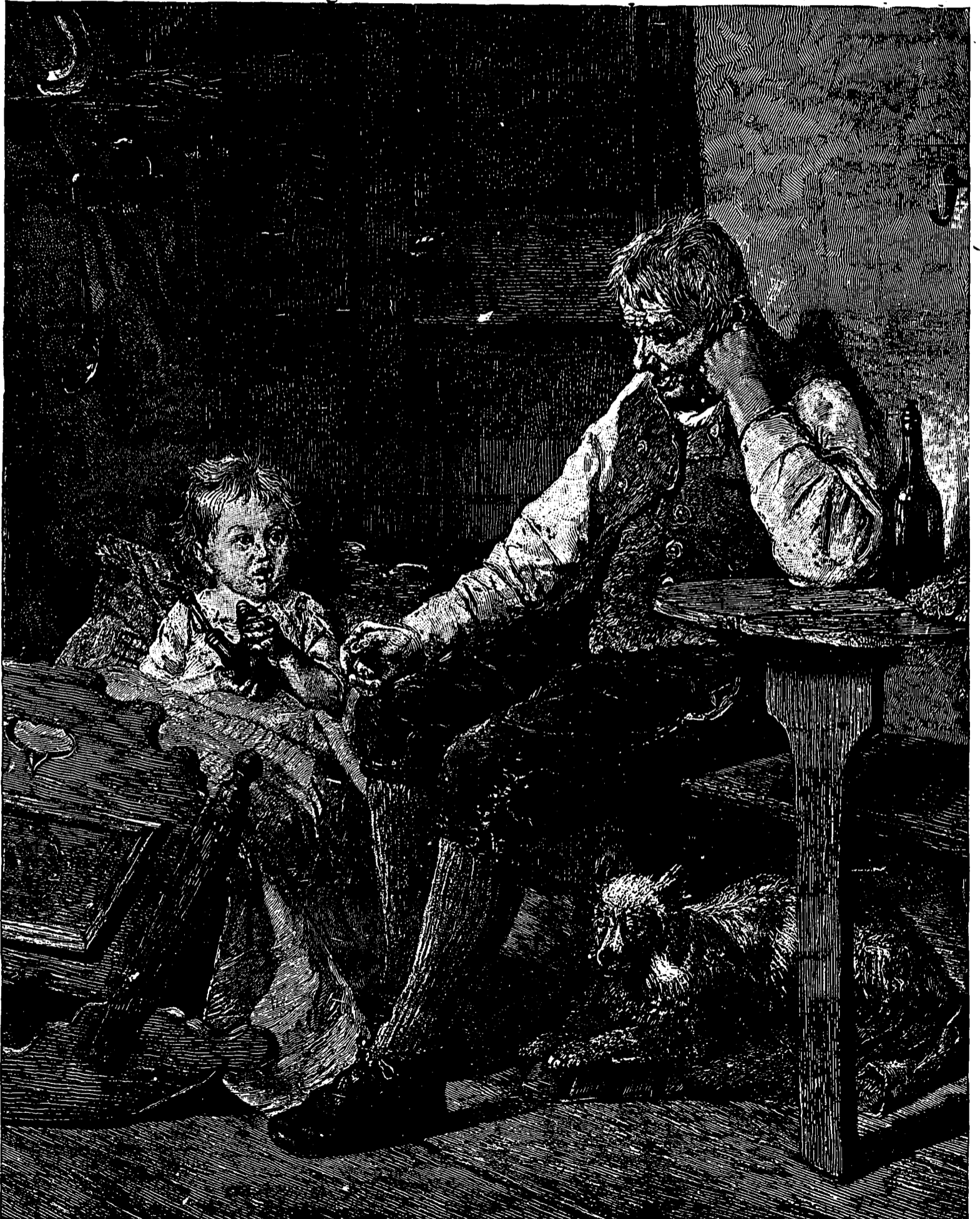
Le Samedi

VOL. III.—NO. 18

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LES VICES DU JOUR



LES RAVAGES DE LA BOUTEILLE ET DU TABAC.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 OCTOBRE 1891.



Un bourreau est un homme qui prend la vie aisément.

Chaque personne qui vit, a eu trente cinq millions d'ancêtres.

Ce n'est pas par méchanceté qu'un dentiste montre ses dents.

Trop d'esprit est pour l'homme d'affaires une nuisance plutôt qu'un aide.

On ne se fait pas d'idée de ce que l'évitement du ridicule exige d'habileté.

"J'ai soif" signifie quelque chose à la campagne et autre chose à la ville.

Peut-on dire d'une paire de chaussures qui n'est pas neuve, qu'elle est de seconde main.

Il n'y a pas de doute qu'il n'y a que de la haute cuisine au douzième étage d'un édifice.

Les chiens ont de singulières habitudes. Chez eux, la démonstration de la joie commence par la fin.

Un couple de moineaux se multiplie dans l'espace de dix ans jusqu'au nombre incroyable de 275,000,000.

Dieu a bien fait de ne pas permettre à la giraffe de parler; imaginez vous donc: avec une langue d'un pied et demi!

Un homme qui danse une polka nous a toujours représenté l'individu qui a découvert un trou dans sa poche et qui essaie de faire tomber par terre un trente sous qui glisse sur sa jambe.

SON PREMIER PORTRAIT



I

Son ami lui avait dit:—Je t'aime à la folie; fais moi son portrait d'après cette photographie. Quand aux indications, voici: ses yeux brillant comme des étoiles; ses lèvres: une vraie rose. Chevelure dorée: un rayon de soleil. Quant au cou, la grâce du cygne.



II

Armé de ces notes explicites, voici le portrait que fit l'artiste.

CE QUE SIGNIFIENT CES TERMINAISONS DE LETTRES

"Votre à la hâte."—Je ne veux pas en écrire plus long.

"Votre sincère."—Jusqu'à ce que vous m'offensiez.

"Votre humble."—Voyez ma magnanimité.

"Votre toujours affectueux."—Jusqu'à ce que ça brise.

"Votre obéissant serviteur."—Parce que ça paie.

"Votre fidèle."—Matière d'affaires.

"Votre très sincère."—Si je ne suis pas découvert.

"Votre, etc."—Tout ce que vous voudrez; rangez-vous.

PAS SI CHANCEUX



Pêcheur revenant triomphalement.—Vois la belle pièce que je viens de prendre!
Epouse sceptique.—Au prix où est le poisson au marché Bonsecours, tu aurais bien pu en prendre deux.

L'EXISTENCE

L'existence est une pendule
Que par soi-même il faut guider:
Malheur à l'homme trop crédule
Qui la donne à raccommoquer!
On croit qu'Hippocrate calcule,
Quand il s'agit d'y regarder,
Mais il l'avance sans scrupule,
Ne pouvant pas la retarder.

MOTS D'ENFANTS

Vieille tante (en visite).—Dis donc, Fernand, pourquoi tes yeux sont-ils si brillants?

Fernand (cinq ans).—Je suppose que c'est parce qu'il n'y a pas longtemps que je m'en sers.

Après un refus de dessert.

Bob.—Maman, dis, aimes-tu ton petit garçon?

La mère.—Oui, mon chéri, bien gros.

Bob.—Pourtant, on ne le dirait pas!

Bellie.—Viens-tu dans la cour avec moi? Nous allons faire partir des pétards et nous brûler les doigts.

Jimmy.—Pourquoi nous faire brûler les doigts?

Bellie.—Parce que maman me l'a défendu.

La mère.—Comment! Lucien, je viens de te punir et tu es encore à jouer? Tu n'as pas honte?

Lucien.—J'ai bien honte, va; mais j'aime encore mieux ça que de manquer mon plaisir.

Le petit Tom ne veut pas prendre sa pillule. Alors la maman imagine un expédient. Elle met le remède dans une pêche confite et le lui donne. Quelques minutes plus tard:

—As-tu mangé ta pêche, Tommie?

—Oui, maman, toute, excepté le petit noyau.

MOYEN CONCILIANTE

Première vieille dame.—Conducteur, veuillez s'il vous plaît ouvrir ces fenêtres. J'étouffe.

Seconde vieille dame.—Ne faites pas cela, conducteur, les courants d'air me font mourir.

Conducteur.—Réellement, mesdames, je ne sais pas comment faire; pouvez-vous m'indiquer un moyen?

Un monsieur.—En voici un: Ouvrez d'abord toutes ces fenêtres, il y en aura une qui mourra. Vous les refermerez toutes ensuite, et l'autre mourra à son tour.

RIEN COMME LA CONTRADICTION

Au théâtre:

Eugénie (à une dame portant un chapeau à large bord).—Seriez-vous assez bonne d'enlever votre chapeau, madame; nous ne pouvons rien voir.

La dame.—Sûrement, non!

Plusieurs voix.—Otez votre chapeau!

Un jeune homme.—C'est honteux de maltraiter une femme ainsi; vous voyez bien qu'elle est chauve.

Enlèvement instantané du chapeau.

LE JEU RUINE TOUJOURS

Madame Lafute.—C'est le jeu qui a ruiné mon mari.

Madame Grossecaille.—Vous ne dites pas cela?

Madame Lafute.—Tout comme je vous le dis. Il avait une chance de s'arranger avec ses créanciers pour dix cents dans la piastres; mais non, il a joué, gagné et il lui a fallu les payer le plein montant.

LES GOUTS NE SONT PAS TOUS LES MÊMES

Le père.—Ma chère, tu devrais prendre un peu plus de temps pour cultiver ton esprit, et moins pour soigner ta personne.

La fille.—Je sais bien, papa; mais Henri ne peut le voir mon esprit!

L'ATTENTE

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait le pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire ; et, bien que les soncis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rouge,
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaitre la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal ; et rien en elle, aussi rien qu'autour d'elle
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivorins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabane,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très loin,
Seule, comme un témoin inclement et qui raille,
Une carte navale est pendue en un coin.

Sur le tableau jaunâtre entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envers ;
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas ! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir :
C'est l'obscur rendez-vous des flots, où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

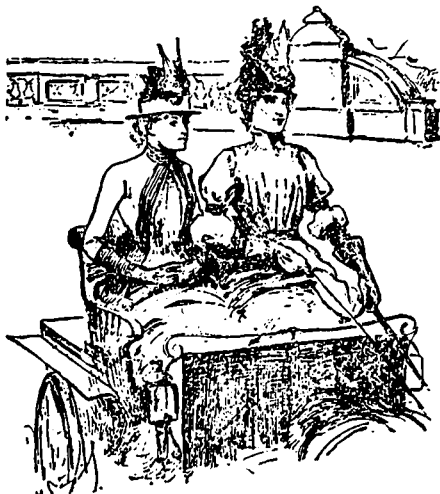
Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
Et feuilleté, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
Les planches d'un herbier éparées sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
Où parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
Le chapelet mystique et doux du souvenir.

Et, quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre,
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant !...

FRANÇOIS COPPÉE.

UNE DIFFÉRENCE SENSIBLE



Nouvelle mariée.—N'est-il pas superbe ?
Amie en visite.—Et surtout si spirituel.
Nouvelle mariée.—Je ne parle pas de mon mari : de mon pony.

NOS CHÉRIS



Loulou.—Est-ce que le bon Dieu voit tout ce que nous faisons ?

La maman.—Oui, chère, et il punit ceux qui font mal.

Loulou.—Alors, il vaut mieux rester paresseuse et ne rien faire.

PAS LA BONNE PLACE

Pat (regardant les hommes monter d'un puits de houille par une poulie).—M'est avis qu'il n'y a pas grand'chose pour nous ici.

Jim.—Comment cela ?

Pat.—Tu vois ! Quand ils ont besoin d'hommes ; ils vont les chercher dans ce trou-là.

MATIÈRE DE GOUT

L'artiste.—Comment as-tu aimé les tableaux que j'ai mis à l'exposition ?

L'ami.—Magnifiques ; mais pour te parler franchement, je préfère ta première manière.

L'artiste.—Ma première manière ! Quoi ?

L'ami.—Oui, quand tu n'en faisais pas du tout.

RIEN COMME LA SURETÉ

Canotier.—Ici, madame, la profondeur de l'eau est de quatre cents pieds.

La dame.—Grand Dieu ! Moi qui ne sait pas nager ! Allez plus près de terre, je vous en prie !

Canotier (deux minutes plus tard).—Ici, il n'y a que vingt pieds.

La dame.—Ah ! tant mieux ! Je respire.

PAS DE MÉPRISE POSSIBLE

Lespritvif.—Ce livre de prière n'est-il pas à vous, mademoiselle Quarantaine ?

Mlle Quarantaine.—C'est bien cela ; merci beaucoup, monsieur Lespritvif. Comment avez-vous su qu'il était à moi ?

Lespritvif.—En le prenant, il s'est ouvert à la "Messe du Mariage."

CHACUN SON TOUR

Cocher (à la femme de chambre).—Dites à madame que monsieur a fait atteler et l'attend pour faire un tour de voiture.

La femme de chambre.—Dites à monsieur que madame ne peut pas sortir aujourd'hui. C'est mercredi, mon jour de sortie ; elle me remplace.

UN MAUVAIS ARRANGEMENT

Jules.—Je ne crois pas que la justice devrait guider l'amour.

Alice.—Pourquoi faire ?

Jules.—Puisqu'on représente la justice avec un bandeau sur les yeux, ce serait le cas d'un aveugle conduisant un autre aveugle.

CONTRE LES ACCIDENTS

Paterfamilias.—Mes enfants, vous voyez que je prends mon fusil et de la poudre ?

Chœur d'enfants.—Oui, papa.

Paterfamilias.—Je la mets dans le fusil ?

Enfants.—Oui, papa.

Paterfamilias.—Les balles ?

Enfants.—Oui, papa.

Paterfamilias.—Et la capsule ?

Enfants.—Oui, papa.

Paterfamilias.—Personne de vous n'en doutez, j'espère.

Enfants.—Non, papa.

Paterfamilias.—Très bien ; peut-être que de cette manière, nous pourrions éviter les accidents.

UN VRAI MONSIEUR

Premier voyageur.—Pridon, monsieur ; mais il y a une heure que vous vous parlez à vous-même, pourrais-je vous demander... ?

Second voyageur.—Pourquoi ? C'est bien simple, c'est parce que j'aime à entendre quelqu'un parler sensément.

TROIS RÈGLES A SUIVRE POUR PIQUE-NIQUE

1. N'accompagnez qu'une jeune fille ;
2. N'en accompagnez pas du tout ;
3. N'allez pas au pique-nique.

DES RAISONS POUR NE PAS Y ALLER

Elle.—Je voudrais aller magasiner aujourd'hui, s'il fait beau ; qu'est-ce que disent les probabilités ?

Lui.—Pluie, grêle, tonnerre, éclairs et tremblements de terre.

CAUSE DE BROUILLE

Marie.—Je déteste un homme qui est fou.

Auguste.—Je ne l'aurais jamais supposé.

Marie.—Vous dites cela, parce que j'ai été patiente avec vous.

PAR COMPLAISANCE

Henri.—Ma tante a fait son testament, et me laisse quarante mille piastres, si je cesse de fumer.

Jack.—Que vas-tu faire ?

Henri.—C'est une bien vilaine habitude ; mais je suppose que je vais me mettre à chiquer.

NOS CHÉRIS



Vieil ami des enfants.—Ne pleure pas, mon cher. Fais ton petit homme.

L'enfant.—Bon, hou ! hou ! Paux pas faire un petit homme.

Le vieil ami.—Allons donc ! Essaie !

L'enfant.—Je suis une petite fille.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Examen de droit.

L'examineur.— Dites-moi, monsieur, quelles sont les origines de l'impôt.*Le candidat.*— L'impôt date de la plus haute antiquité. Adam ne payait-il pas sa cote personnelle !

Un jeune chasseur disait que le lièvre est le plus poltron des animaux.

— Soit, répond un vieux Nemrod. Mais je voudrais savoir ce que vous feriez à sa place, si vous aviez ses jambes et pas de fusil.

Un complot est habilement machiné et sur le point de réussir ; vous recevez un fort coup de matraque sur la nuque.

— Quel rapport entre le premier et le second ?

— Infiniment, vous dis-je : Le premier EST OURDI... et le deuxième... étourdi également et moi... de même... étourdi que je suis !

Lu, chez un marchand de bric-à-brac de la rue de l'Odéon, au-dessous d'une vieille pendule :

PENDULE SOCIALISTE

Ne marchant que huit heures par jour.

A la Bourse :

— Oui, mon cher, mon Conseil d'administration n'est pas encore complété. Prenez cent mille francs d'actions, et...

— Eh bien ?

— Je vous mettrai dedans !

Invraisemblance :

— Sais-tu pourquoi les coiffeurs veulent se mettre en grève ?

— ???

— Parce qu'ils ne savent pas quoi faire (coiffer.)

Aux champs :

— Eh bien ! la mère, vous êtes contente de la récolte des pommes de terre ?

— Pour ça, oui. Elles sont grosses, abondantes ; mais il y a eu un malheur !

— Lequel ?

— Il n'y en a pas de petites... pour les cochons.

A l'école commerciale :

Le professeur.— Par qui fut sauvé le Capitole ?
L'élève.— ???

Un camarade complaisant, soufflant :

— Par les oies.

— Et, l'élève qui ia mal entendu :

— Par les zouaves.

A la dixième chambre :

Le président.— On vous a surpris volant à l'étalage du boucher ?*Le prévenu.*— Non, mon président, c'était pas pour voler.*Le président.*— A quoi bon mentir ? (Après une légère pause). — Est-ce que vous n'avez pas un avocat ?

Le vieux général X... vit très retiré dans une jolie maisonnette des bords de la Méditerranée. Son jardinier lui demandait hier quels arbres il voulait faire placer de chaque côté du perron.

— Vous avez le choix, mon général ; des marronniers, des palmiers, des...

— C'est bien ; mettez des grenadiers, ces sera... plus militaire.

Au village.

La fille d'un vieux gendarme a eu le prix de "style épistolaire."

Le brave homme est dans la joie de son âme et va criant par tout :

— Ma fille a eu le prix de "tir au pistolet."

Au baccalauréat :

L'examineur.— Comment Crésus, roi de Lydie, à la tête d'une armée innombrable, fut-il cependant vaincu par les Perses ?*Le candidat.*— Ça n'a rien d'étonnant, son adversaire était si Russe !

Gascons et Mar-seillais :

Ils sont plusieurs qui discutent sur la longévité.

— Moi, dit l'un, j'ai un oncle qui est mort à 105 ans !

— Peuh ! mon grand-père est mort à 115 ans !

— Oh ! là ! là ! mon grand-oncle paternel n'a trépassé qu'à 115 ans !

UNE COMPARAISON MALHEUREUSE

*Jeune fille.*— Mais je ne veux pas me marier maintenant ! je veux étudier.
La mère.— C'est absurde. Plus tu seras savante, moins les hommes penseront de bien de toi.*Jeune fille.*— Allons donc ! Vous pensez que tous les hommes sont comme papa.Un des Marseillais, véritablement humilié :
— Eh bien ! moi, Messieurs, dans ma famille, personne n'est encore mort.

Après avoir gardé une voiture pendant deux heures, le baron Rapineau donne au cocher quatre francs deux sous.

— Je vois que vous n'êtes pas riche, gardez les, je vous les donne, dit le cocher, en lui rendant les deux sous.

Le baron un peu désappointé :

— Quand on prend de ces airs-là, ce n'est pas les deux sous qu'on rend, c'est les quatre francs !

A fumiste, fumiste et demi.

Un Américain achète 3,000 cigares à un franc pièce, va trouver un agent d'assurances, et fait assurer sa marchandise.

Deux ans après, les cigares étaient consumés ou consommés, l'Américain réclame à la Compagnie la somme de trois mille francs, déclarant que la marchandise avait été "détruite par le feu," et il exhibe, à l'appui de son dire, les signatures de plusieurs témoins honorables.

La Compagnie se rebiffe. On plaide. Le Tribunal se voit obligé de donner raison à l'assuré et condamne l'assureur aux paiements et aux frais.

Outrée d'une semblable iniquité, la Compagnie consulte le Code pénal, et fait assigner le fumeur facétieux du chef "d'avoir mis volontairement le feu à une marchandise assurée."

Et le Tribunal, avec la même intégrité sereine que la première fois, condamne notre Américain à 90 jours de prison.

PINCÉE DE CONSEILS

MICROSCOPE FACILE A CONSTRUIRE.

Faites avec une grosse aiguille un trou bien rond dans une lame de plomb fort mince ; faites tomber dans ce trou une goutte d'eau pure, en ayant soin que cette goutte remplisse la cavité. Si vous regardez de petits objets au travers de cette goutte d'eau, ils vous paraîtront cent cinquante fois plus gros qu'ils ne le sont réellement.

Une des principales causes de l'empoisonnement du sang chez les femmes, dit un savant docteur, est cette mauvaise habitude qu'elles ont de briser avec leurs dents le fil dont elles se servent pour coudre.

UN CERCLE VICIEUX

*(Retour de l'Exposition.)*

— Je m'en chargerai encore, des chiens des autres !

RÉCITATION PROGRESSIVE

L'ART DE S'ENTHOUSIASMER DE SON SUJET



I
— Il faisait déjà nuit...



II
... Elle jeta sur lui un regard suppliant.



III
... Il déposa à ses pieds un simple morceau de papier, mais.....



IV
... C'était le testament perdu depuis si longtemps de son père.



V
— Êtes-vous le polisson de neveu de Sir Gilles Bentick ?



VI
... Tiens, attrape ! Puis encore, puis encore !



VII
... Ciel ! Je l'ai tué !



VIII
... Timons de l'éternel Jupiter, passez moi à travers l'estomac.



IX
Serait-ce la mort !



X
Si le crapaud de polisson qui m'a jeté un tabouret veut me donner son nom, il empêchera le patron de cette réunion d'être témoin d'un assassinat.

de perchlore de fer a coloration violacée se produira immédiatement.

Un mot sur les différentes espèces de bière : on distingue la *petite bière*, la *bière double* et la *bière blanche*. Suivant les pays et la nature des éléments qui entrent dans la préparation de la bière, celle-ci se nomme :

Porter, grosse bière anglaise, aromatisée avec de la coriandre et de la genièvre.

Lale, blanche, plus alcoolique quo houblonnée.

Le fayo, bière belge, préparée avec le froment ou l'avoine.

Le quass, bière russe, fabriquée avec du seigle.

Larach, boisson vineuse des Arabes, obtenue par la fermentation du riz.

La chica, bière d'Amérique faite avec du maïs. *Le bouza*, bière des Tartares de la Crimée, faite avec du maïs.

Le koumis, bière des Turcomans, faite avec

LA BIÈRE

En cette saison, le temps est aux boissons désaltérantes. et l'une de celles qui est le plus en faveur auprès du public est la bière :

Vivent la bière et le houblon,
Rien sur terre n'est si bon !
Non ! Non !

Voilà ce que murmure la chanson du *Porter*, dans l'opéra de Flotow, *Martha*.

Et elle aurait certainement raison, si le génie perfide de la falsification ne s'inscrivait trop souvent en faux.

Comment préparer la bonne bière ?

— On mouille l'orge, puis on laisse germer, afin qu'un principe s'y développe : on le soumet ensuite à une température de 60° pour arrêter la germination, lui donner de l'amertume et de la couleur. Cela fait, on sépare les germes par le frottement, et le grain desséché prend le nom de *malt*. Celui-ci, grossièrement moulu, constitue la *drèche*, que l'on fait bouillir dans l'eau. Ainsi s'obtient un liquide fermentescible auquel on ajoute le houblon : après l'avoir concentré par l'évaporation, on le fait promptement refroidir jusqu'à 12°. Si l'on ajoute alors un peu de levure de bière, — écume formée spontanément à la surface de la bière en fermentation, recueillie et lavée à grande eau, — la liqueur fermente, bouillonne, s'agite et constitue, au bout de quelques jours, la boisson qui fait les délices d'un si grand nombre de personnes.

Les falsifications de la bière constituent un danger contre lequel il est bon de prévenir le lecteur : nous signaleront tout spécialement l'addition de l'acide picrique. Certainement que ce

procédé est une sérieuse économie sur l'achat du houblon, mais c'est aussi l'une des plus dangereuses falsifications. Ainsi, on a constaté que 0,25 à 0,35 centigr. ingérés par un lapin le tuent infailliblement.

Comment peut-on s'assurer de la présence de ce toxique ? Faites bouillir, pendant une dizaine de minutes, dans la bière, de la laine très blanche. La présence de l'acide la teindra en jaune canari ; pure, elle ne subira aucune altération au lavage.

Autre épreuve : dans un demi-verre de bière, versez 0,25 gr. de sous acétate de plomb et 12 à 15 gr. de noir animal : agitez, la bière pure sera décolorée : la présence de l'acide picrique la colorera en jaune citron. Dans les deux cas l'intensité de coloration est le corollaire du degré de fraude.

La bière est également falsifiée par l'addition de la gomme-gutte, de l'aloès, de la patience, de la rhubarbe, de la noix vomique, du lichen, de la coque du Levant, du quassia-amara, de l'absinthe, du fiel de bœuf, de la gentiane, etc. Beaucoup de personnes se demandent également comment reconnaître la présence de l'acide salicylique, dans la bière : il suffit pour cela de verser, dans une quantité quelconque de ce liquide, une goutte

de lait de jument fermenté.

Moins nutritive que l'on a bien voulu le dire, car elle contient des sels terreux, la bière la bonne bière, du moins, ne peut faire aucun mal ; toutefois, il ne faut en user que modérément, quand on l'aime, et, surtout, ne boire que celle possédant les qualités requises.

(La Santé).

L'ART DE LA CONSERVATION

Premier pochard (levant son verre). — A ta santé, Pichon, que le bon Dieu nous conserve avec nos bons petits verres.

Second pochard. — Oui, comme mon ver solitaire : dans le whiskey.

LE DERNIER MOT DU DÉVOUEMENT

Jules. — Ma femme a bien soin de moi ; c'est elle qui m'ôte mes chaussures.

Paul. — Quand tu reviens tu club, la nuit ?

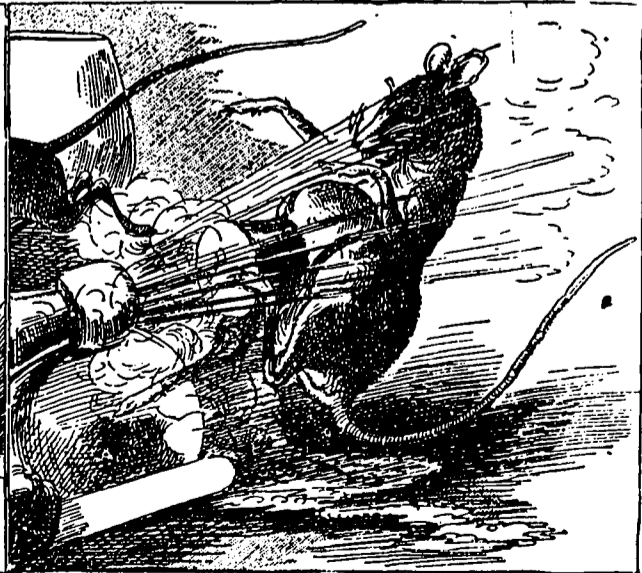
Jules. — Non, quand je veux y aller.

LES PERFDIES D'UNE BOUTEILLE D'EAU GAZEUSE



I

Le père Raton. — Écoute, mon enfant, il ne faut jamais jouer avec des instruments qu'on ne connaît pas.



II

— Bang ! Qu'est-ce que je te disais ?

L'ÉTUDE DU CARACTÈRE PAR LA FIGURE



I
—Oh ! blanche ! Il y a du
fun là-bas.

II
—Et vous vous appe-
lez un monsieur !

III
—Disons trois trente
sous. C'est comme si
je vous faisais le ca-
deau d'un écu.

IV
—Oui ; je ne me
 plains pas. J'ai un
succès épatant
parmi ces dames.

V
—Je suis si sûre qu'il
regarde de mon côté.

VI
—Oh ! les canailles ! Ils ont ré-
ussi à me refourrer ce mauvais écu.
J'avais pourtant...



VII
—Pas flous, vous hautres !
J'pveux vous faire m'ontner
l'escalier d'heux fois sur mon
dos, phendant que je la monte-
rai une fois.

VIII
—Je ne dis que ce-
la, Charley ; elle est
folle de moi.

IX
—Oh ! si tu crois de
m'en faire passer, tu
as besoin de te lever
matin !

X
—Quel est l'imbécile qui
a jeté mon chapeau ?

XI
Le sport c'est le fun ;
et le fun, c'est le plaisir.

XII
—La gueuse ! Regardez
ces mines qu'elle prend
avec lui !

LE CHIFFRE 9

Un chiffre remarquable est le chiffre 9. Mettez-
le par ordre de multiplication, comme suit :

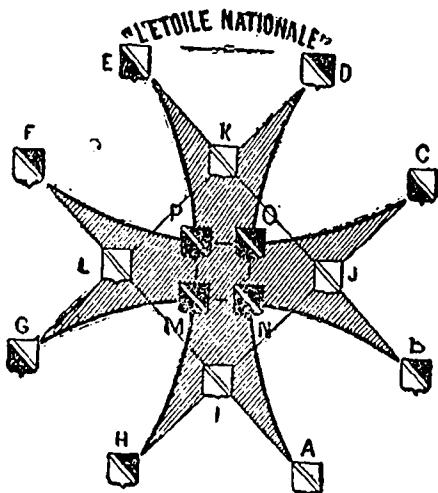
1 × 9 = 09.	9 + 0 = 9
2 × 9 = 18.	8 + 1 = 9
3 × 9 = 27.	7 + 2 = 9
4 × 9 = 36.	6 + 3 = 9
5 × 9 = 45.	5 + 4 = 9
6 × 9 = 54.	4 + 5 = 9
7 × 9 = 63.	3 + 6 = 9
8 × 9 = 72.	2 + 7 = 9
9 × 9 = 81.	1 + 8 = 9
10 × 9 = 90.	0 + 9 = 9

Vous remarquerez que le résultat de cette
multiplication donne la série de 1 à 9 soit en
montant soit en descendant, et de plus, que
chaque chiffre additionné donne également 9,
ainsi que l'indique le tableau ci-dessus.

L'ÉTOILE NATIONALE

Voici un jeu nouveau.

La figure ci-dessous est formée par deux carrés
concentriques et par huit rayons. Il y a 16 sta-
tions reliées par des lignes droites et courbes sur
lesquelles évoluent des jetons teintés bleu, blanc
et rouge qui sont les couleurs nationales.



RÈGLES DU JEU applicables lorsqu'on joue à
deux.

Chaque joueur prend quatre jetons, l'un par
exemple les rouges et l'autre les bleus ; ils jouent
l'un contre l'autre, à qui fera le premier une
figure symétrique.

Les figures admises sont :

1. La ligne droite A.I.L.F., etc., etc.
2. La ligne courbe A.N.O.D.
3. L'arc de cercle A.B.C.D.
4. Le carré M.N.O.P.—I.J.K.L.—E.F.L.K.
5. Le rectangle G.F.C.B.—E.D.H.A.
6. Le trapèze G.M.P.F., etc.
7. Les points cardinaux E.G.A.C.
8. Le triangle A.L.D.J.—G.K.B.I.

et il dépend des adversaires d'en admettre d'au-
tres lorsqu'ils veulent rendre la lutte plus vive.

Celui qui a le trait place un jeton où bon lui
semble ; le second joueur pose à son tour comme
il l'entend. Quand ils ont tous deux épuisé leurs
jetons sans avoir réussi à avoir symétrie, ils conti-
nuent à jouer alternativement, en déplaçant avec
obligation de toujours suivre une route franche
et de s'arrêter à la première station.

Ce passe-temps est des plus récréatifs, il amuse
beaucoup les enfants et il offre aux grandes per-
sonnes le rudiment des combinaisons du damier
et de l'échiquier.

MOÏSE ÉTAIT BÊQUE

Moïse, le grand législateur des Hébreux, qui
a laissé des livres si remarquables, était bête.
Une légende hébraïque explique comment il le
devint. On sait que, peu à peu après sa nais-
sance, il fut exposé sur le Nil et, recueilli par la fi-
lle de Pharaon (roi), qui le fit élever et l'adopta.
Un jour l'enfant étant à jouer en présence du
souverain, s'avisait de prendre la couronne royale
et de la mettre sur sa tête. Cette action innocen-
te fut regardée par le mage Balaam comme une
preuve que cet enfant d'origine inconnue était
prédestiné à détrôner le roi, si l'on ne le faisait
mourir à l'instant. Le roi Pharaon admit cet avis.
L'on allait donc tuer le petit Moïse lorsque Dieu
envoya l'ange Gabriel déguisé en officier du prin-
ce pour le sauver. Gabriel dit au Roi : " Pour-
quoi faire mourir cet enfant, qui n'a mis votre
couronne sur sa tête que parce qu'il manque de
jugement ? Il n'y a qu'à lui présenter en même
temps un rubis et un charbon ardent : S'il choi-

sit le charbon il est évident que c'est un im-
bécile qui ne sera jamais dangereux. S'il prend le ru-
bis, ce sera preuve qu'il entend finesse, et alors
on devra le tuer." On apporte un rubis et un
charbon. Moïse prend le rubis, mais Gabriel le
fait disparaître subtilement et met le charbon
dans la main de l'enfant, qui le portant aussitôt
à sa bouche se brûle la langue si horriblement
qu'il devait en résulter pour lui dans la suite une
grande difficulté d'articuler nettement. Ainsi,
Moïse fut sauvé, mais il resta bègue toute sa
vie.

LES PROMENADES TERRESTRES DES
BROCHETS

J'ai lu autrefois un article dans un journal de
pêche, réfutant l'émigration par terre du brochet ;
cet article traitait même la chose de légende.
Rien cependant ne me semble plus vrai, car je
viens d'être témoin pour la seconde fois du fait.

La première fois, c'était près de Glückstadt,
dans le Holstein : en traversant une prairie un
peu marécageuse, je vis tout à coup un brochet,
qui pouvait avoir la longueur de quarante centi-
mètres, sauter devant moi ; je m'en emparai, et
ayant manifesté mon étonnement à la personne
qui m'accompagnait, elle me dit que la chose
était très commune, et même que des individus
se tenaient la nuit dans certains endroits pour y
prendre le brochet de cette façon.

Aujourd'hui la chose est plus curieuse ; j'ai
rencontré, il y a quelques jours, un brochet de
belle dimension dans une prairie avoisinant un
petit cours d'eau aux environs de Bruges. Cette
prairie était sèche et l'herbe absente par suite de
l'hiver rigoureux ; j'ai assisté pendant plus d'une
demi-heure aux péripéties de cette migration.

Le brochet faisait des bonds en décrivant une
courbe, puis, en se glissant par moments, il se
maintenait toujours exactement dans la direc-
tion du cours d'eau qu'il devait atteindre ; bien
que plusieurs fois il se fût, par suite de l'inéga-
lité du sol, complètement retourné du côté d'où
il venait, il reprenait, en se glissant, la bonne di-
rection.

Ne trouvez-vous pas que cette particularité
peu commune méritait d'être signalée à vos lec-
teurs !

Un ABONNÉ.

NOS CHÉRIS



Juliette.—Mon oncle, c'est un docteur, le monsieur qui parle à la madame ?
L'oncle.—Non, pourquoi dis-tu cela ?
Juliette.—Il lui tâte toujours le pouls.

PAS DE CAUSE D'ALARME

Client (se faisant faire la barbe).—Ne m'avez-vous pas enlevé un petit bout de l'oreille ?
Barbier.—Oh ! rien qu'un petit peu, monsieur, pas assez pour vous empêcher d'entendre.

UNE LEÇON POUR L'AVENIR

L'ami.—Quelle était la cause de ta difficulté avec Pas-commode ?
Joe Vaillant.—Un simple malentendu. Je le croyais homme à se laisser donner un coup de pied impunément, et il ne l'est pas.

THÉÂTRE - ROYAL



Quand le rideau s'est levé à chaque représentation cette semaine, il ne restait pas un seul siège de libre dans la salle. Il en est toujours ainsi du reste dans ce théâtre populaire. Cette scène burlesque "vie parisienne," qui sert d'introduction, est un vrai petit chef-d'œuvre. On nous donne souvent des soi-disant représentations de mœurs quelconques, mais rarement la chose est aussi bien faite

que par la troupe qui joue actuellement au Théâtre-Royal. Smith et Loud sont de magnifiques acrobates, et il font des tours de force vraiment merveilleux. Les sœurs Wood chantent très bien et sont très agréables à entendre. Dans les chansons irlandaises et dans les danses, Fitzgerald et Kelly sont insurpassables ; on les a beaucoup applaudis dans leur exhibition de boxe. Mlle Mary Adams a une voix superbe qui plaît beaucoup. M. Sam Bernard a une manière toute particulière à lui de réciter "The face upon the floor ;" mais là où il excelle, c'est quand il personnifie un type juif du nom de Fagan. La scène "Adam and Eve's daughter" est tellement drôle qu'elle fait rire à se tordre tout l'auditoire. Chaque acteur joue bien et en somme l'on peut dire que la troupe "French Folly Burlesque" est une des meilleures qui soient venues ici.

La semaine prochaine on jouera une pièce favorite des amateurs : "The Two Johns."

L'AVENIR EST A LA RUSSIE

Prenons l'antiquité. Par qui Babylone fut-elle prise ? Par Six Russes ! Ils n'étaient que six et l'ingrate histoire n'a pas conservé le nom de ces zéros.

A quelles lois obéissait la Grèce jadis ?—Aux lois du fameux Code Russe (Codrus)
Quel est le tax le plus répandu en Asie-Mineure ?—C'est le Tax Russe !

Quel est le souverain qui mit à la mode le cuir russe ?—C'est Peau Russe !

Quel est le roi qui tint en échec les armées romaines ?—C'est Pyr Russe !

Quel est le potentat qui prononça ces paroles mémorables : " Il faut qu'une reine sache parler, Esther ?"—C'est Assué-Russe !

Virgile soupirait : " o Russe ! quando te aspiciam ? Quand te verrai-je, ô Russe ?"

Les Romains désignaient même le mur qui entourait Rome du nom de Mur-Russe ! Le confident de Néron était Bur-Russe. Et quand Auguste envoya ses légions dans les Gaules, il dit au consul : Va Russe !

—Il y est allé. On l'a tué. Voilà les avantages de la discipline militaire).

Les anciens ne connaissaient pas d'autres papier que le Papy-Russe !

Quel fut le fondateur de l'Eglise romaine ?—C'est Pet-Russe !

C'est enfin Diafoi-Russe qui fut l'inventeur de la médecine, qui se divisa en deux branches : les Homéopathes et les Allopathes, — lesquelles se réunissent souvent sous la bannière de la nouvelle école des Graisse-moi la patte !

Au moyen-âge, on voit également paraître des Russes célèbres, comme Thomas Mo Russe, le conseiller de la reine Elisabeth d'Angleterre ; le savant Collé Russe, fondateur des collèges et des examens, surnommé l'inventeur des colles.

L'armée française s'est couverte de gloire à la bataille de Pleu Russe. Sans parler de Caba Russe et tant d'autres grands hommes, je crois que je vous ai tous convaincus.

J'ai dit. C'est à vous à présent, mesdames et messieurs, de faire Cho-Russe !!!—(Figaro).

NICK BENAR.

L'INSOLENCE DES HOMMES

Louise.—Il n'y a rien qui me fâche comme la manière dont ces hommes regardent les passants.

Clara.—Mais ils ne vous regardent pas du tout.

Louise.—N'est-ce pas assez pour exaspérer ?

NOUVELLES DU CIEL

Saint-Pierre.—Dites donc, Gab, qui est-ce qui fait tout ce tapage ?

Archange Gabriel.—C'est Barnum qui prétend que sa ménagerie était supérieure à celle de Noé.

UNE GARANTIE DE PENURIE



Monsieur philanthrope.—Mon ami, tu es trop petit pour travailler. Ta place est à l'école.

L'enfant.—Il faut bien que je travaille pour faire vivre maman.

Le monsieur.—Ton père est-il mort ?

L'enfant.—Non, monsieur ; mais il est inventeur.

NOS CHÉRIS



La maman.—Allons, Tommie, il faut se moucher.
Tommie.—Ça, je le sais ; mais je te dis que tant que je serai homme, je ne me laisserai pas tirer le nez par une femme.

LES MALHEURS DE LA JEUNESSE

Millionnaire (âgé).—Et vous me refusez ?
Melle Belle.—Je suis bien peiné, monsieur, mais je ne puis être votre femme.

Millionnaire.—Suis-je trop vieux ?

Melle Belle.—Non, pas assez.

CURE ÉCONOMIQUE

Maman.—Le petit Henri est couché en haut, et pleure du mal de dent.

Papa.—Mène-le chez le dentiste.

Maman.—Je n'ai pas d'argent.

Papa.—Tu n'en as pas besoin ; il sera guéri avant de se rendre.

BIEN TRISTE EN EFFET

William.—Triste, la mort subite de ce pauvre Hector ?

Simon.—Effrayant ! Et juste quand la saison de foot ball allait s'ouvrir ! Ce qu'ils vont avoir de misère à le remplacer !

QUEEN'S THEATRE



Depuis l'ouverture de la saison théâtrale à Montréal nous avons eu d'excellentes représentations, mais il faut admettre que ce qui est donné cette semaine au Queen's Théâtre est hors ligne. On peut affirmer sans crainte que pas un amateur à Montréal ne trouvera mieux que " Monte Cristo " et son interprète James O'Neil.

Cet acteur est maître des rôles qu'il joue. Comme Edmond Dantès, comme abbé Busoni et comme comte de Monte Cristo, il personnifie bien, admirablement bien, les types de Dumas. C'est surtout dans les scènes pathétiques, les scènes dramatiques qu'il excelle.

Tous les autres rôles sont remplis à perfection par des acteurs de grand mérite. Le drame de Monte Cristo est universellement connu, le mérite de M. James O'Neil comme acteur est incontestable et tous les amateurs devraient aller l'entendre au Queen's Theatre cette semaine.

La semaine prochaine, Mr George Barrett, l'éminent comédien anglais, jouera dans " Another man's shoe."

SOIR DE PRINTEMPS

SONNET

L'enclor est tout fleuri de verveine et de roses ;
Un beau soir de printemps sourit dans l'air vermeil,
Il fait doux. Le bonheur a passé sur ces choses,
Par les derniers rayons empourprés du soleil...

Les époux sont assis devant les fleurs écloses,
Ils suivent, d'un regard extasié, l'éveil
Des tout petits, de ceux dont les lèvres sont roses,
Qui s'ébattent joyeux, dans ce premier réveil...

J'ai vu ce frais tableau par la haie odorante,
Moi qui n'ai pas d'enfants pour embrasser le soir,
Et qui poursuis tout seul ce long rêve d'attente

Au foyer triste où nulle épouse vint s'asseoir...
Et devant ce tableau de printemps tout en fleur,
J'ai dit : oh ! jouissez longtemps de ce bonheur !

Mars 1891.

J.-B. CHATRIAN.

MOYENS EMPLOYÉS POUR DOMPTER
LES ANIMAUX FÉROCES ?

Ce n'est pas d'hier qu'on a agité la question de savoir quel est le meilleur moyen de dresser les animaux féroces ; la meilleure méthode, la préférable, est assurément la crainte, et encore elle n'est pas parfaite, puisque tous ceux qui l'ont employée ont été croqués. Les fauves ne sont que fort peu civilisables et ne sont véritablement plus à craindre que lorsqu'ils sont empaillés.

Il n'est malheureusement pas rare que les animaux féroces exhibés en public se vangent des mauvais traitements qui leur sont infligés en croquant leurs maîtres.

Quelques notes historiques ne seront pas je pense, sans intérêts pour les lecteurs.

Le "domptage" remonte à la plus haute antiquité. Les gladiateurs combattaient les lêtes féroces dans les arènes de Rome, armés seulement d'un glaive ou d'un bouclier.

Plusieurs même ne prenaient qu'un fouet.

Le nombre des dompteurs de l'antiquité qui se firent remarquer par leur courage est trop grand pour que nous puissions les citer.

LES RESSOURCES DE LA GALANTERIE



Elle. — Pourquoi regardes-tu ainsi les dames que nous rencontrons ?

Lui. — J'ai tant de plaisir à constater qu'il n'y en pas une aussi jolie que toi.

COURS DE GRAMMAIRE



I

(Quelques proverbes.)

QUAND LES CHATS SONT PARTIS LES RATS DANSENT.

Le domptage fait partie de l'éducation de certains souverains africains. Les négus d'Abyssinie ont eu de tout temps, comme signe de leur puissance, deux lions à leur côtés.

Le lion est, de tous les fauves le plus susceptible de s'appivoiser. Nous avons vu à Aden un lion absobument privé, circulant dans une maison où il y avait des enfants.

Parmi les dompteurs contemporains, le premier qui s'est distingué est un Hollandais nommé Martin. Son successeur fut Van Amburg, hollandais également, qui domptait les tigres. Puis vinrent Carrer, qui fut mangé ; Charles, Mme Leprince, Crockett, Hermann, Betty et Lucas.

Crockett fut le premier qui tira des coups de revolver dans la cage de ses animaux.

Batty était d'une audace effroyable. Plusieurs fois blessé, il refusa toujours de renoncer à ses périlleux exercices. Il fut victime de sa témérité et ne dut de sortir entier de sa cage qu'au courage de son aide Lucas. Il mourut des suites de sa blessure. Lucas, qui lui succéda, fut également mangé.

Delmonico, Cooper dressèrent également des fauves. Le premier, un nègre d'une grande agilité, eut également comme cercueil le ventre de ses lions.

Plusieurs dompteurs se partagent actuellement les faveurs du public, ce sont : Bidel, qui ayant manqué d'être dévoré n'exerce plus ; les Pizon, une femme Nouma-Houva, qui fut blessée, etc.

On voit qu'il est peu de dompteurs qui meurent de vieillesse, ce qui n'empêche pas nombre d'amateurs d'embrasser cette périlleuse profession.

L'ANCIEN NOM DE LA GRIPPE

La coquette ou grenade, dont parle le correspondant de François Séguier, paraît bien être la même maladie épidémique, appelée précédemment *folette* et qui présentait tous les symptômes de l'*influenza*. Voici, du reste, ce qu'en dit Durival :

"La coqueluche, maladie épidémique qui régna avec violence en France en 1414, 1510, 1558 et 1580, reparut en 1732 et 1733, avec fièvre, maux de tête, toux violente, et parcourut non seulement l'Europe, mais encore la Jamaïque, le Pérou, le Mexique, etc. En France, on l'appela *folette* et depuis la grippe, elle n'épargna pas la Lorraine et fit périr beaucoup de monde, surtout dans le bas peuple. (Description de la Lorraine et du Barrois, t. I, p. 141. Nancy, 1778)." — (De l'Intermédiaire).

JEAN D'AUTRÉCOURT.

LE THÉÂTRE EST COMMODE PARFOIS

Gustave. — Crois-tu que j'aie le temps d'aller prendre un verre ?

Antoinette. — Eh oui ! Il y a un intervalle de dix-huit ans entre cet acte et le prochain.



II

(Terme de beaux-arts.)

UN TABLEAU FRAPPANT.



III

UNE FAMILLE QUI POUSSE.

SUBTERFUGE JUSTIFIABLE



I

Un encombrement de chars, la belle jeune veuve

II

... et le masque décevant.

UN RIVAL DE JONAS DANS LA BALEINE

Il est une catégorie de gens qui, faisant profession de tel esprit, haussent dédaigneusement les épaules quand, devant eux, on parle des miracles, dans la Bible rapportés.

Celui de Jonas, entre autres, ayant séjourné, vivant encore, trois jours dans le ventre d'une baleine, a le don d'exercer leur verve et d'exciter leur hilarité.

Leur mécréance, d'ailleurs, s'appuie sur les données scientifiques, généralement reçues, qui représentent la baleine comme ne pouvant, à cause des fanons obstruant son orifice buccal, avaler autre chose que des mollusques et des poissons de petite taille.

Or, s'il faut en croire les journaux anglais, voici un fait qui démontre qu'en ce cas, comme en bien d'autres du reste, la science humaine a jusqu'à présent fait erreur.

Il ne s'agit, en effet, de rien moins que de l'aventure de Jonas arrivée à un citoyen anglais, James Bartley, qui, dans un hôpital de Londres, se remet actuellement des émotions multiples qu'il endura dans la circonstance que nous allons raconter.

Au mois de février dernier, sur les côtes des îles de Falkland, le balcinier *Star of the East* aperçut une superbe baleine qui, sous le vent, s'ébattait à l'horizon.

Immédiatement deux baleinières furent armées, mises à l'eau et les pêcheurs donnèrent la chasse au cétacé énorme qui, bientôt rejoint, fut mortellement blessé.

Mais, dans les convulsions de l'agonie, la baleine, d'un coup de queue, atteignit une baleinière qui versa, entraînant dans l'eau les marins qui la montaient.

Ceux-ci, à l'exception de deux, purent être recueillis dans les autres embarcations de pêche, dont les matelots se mirent aussitôt à la recherche des malheureux disparus. Le corps de l'un d'eux ne tarda pas à être retrouvé; quant à l'autre, James Bartley, il fut impossible de le découvrir.

Lorsque la baleine fut morte, les pêcheurs la hissèrent sur le navire et se mirent en devoir de la dépecer. Un jour et une nuit furent employés à cette occupation, et quelle ne fut pas la surprise des opérateurs, lorsque, ayant à coups de hache fendu l'estomac du monstre, ils y trouvèrent leur camarade, James Bartley, évanoui mais encore vivant.

Les matelots eurent beaucoup de peine à rappeler à lui ce nouveau Jonas qui, pendant plusieurs jours, fut en proie à des accès de folie furieuse. Enfin au bout de trois semaines, au cours desquelles les soins les plus empressés lui furent prodigués, Bartley recouvra la raison et put raconter son aventure miraculeuse.

Voici textuellement reproduit, le récit qu'il en a fait :

"Je me souviens très bien, dit James Bartley, du moment où la baleine m'a lancé en l'air; puis j'ai été englouti et je me suis trouvé enfermé dans un étui uni et glissant, dont les contractions m'obligeaient à aller toujours plus au fond. Cette sensation n'a duré qu'un instant, puis je me suis trouvé dans un sac très large et en tâtant autour de moi, j'ai compris que j'avais été avalé par la baleine et, que je me trouvais dans son estomac. Je pouvais encore respirer, quoique avec beaucoup de difficultés, seulement j'éprouvais une impression de chaleur insupportable, et il me sembla que j'allais être bouilli tout vivant.

"L'horrible pensée que j'étais condamné à périr dans le ventre de la baleine me torturait, et cette angoisse était encore accrue par la calme et le silence qui régnaient autour de moi. Enfin, je perdis conscience de mon affreuse situation."

James Bartley passe pour l'un des plus hardis parmi les matelots anglais qui se livrent à la pêche de la baleine. Jusqu'à présent, au dire de

ses camarades, il était resté inaccessible] à la peur, mais les émotions qu'il a éprouvées dans le ventre du cétacé, ont été si violentes qu'il est, depuis son aventure, en proie à d'effrayantes hallucinations :

Il se croit sans cesse poursuivi par une baleine qui l'avale pour la seconde fois.

L'aventure est tellement extraordinaire qu'elle rencontrera maint incrédule parmi ceux qui la liront. Et cependant un fait incontestable vient confirmer le récit des marins du *Star of the East*: Sous l'action du suc gastrique, la peau du nouveau Jonas est semblable à du parchemin.

L'ENVERS DES MOTS

Ironie. — Minauderie de la rage.

Langage du cœur. — Langue étrangère qu'on apprend vers la vingtième année.

Lunette. — L'uniforme des myopes.

Lyre. — Piano pour statues.

Main (baiser la) — Couper le premier feuillet d'un roman inédit.

Mariage. — Les concessions à perpétuité de l'amour.

Mausolée. — Luxe qui ne provoque guère l'envie.

Modération. — Bail à l'eau tiède.

Modestie. — L'abat-jour du mérite.

Monaco. — L'enfer et le paradis, sur un même rocher.

Mémoires posthumes. — Utiliser son tombeau comme meurtrière.

Nacelle. — Bateau qui ne vogue que sur l'encrier des poètes.

Négociant. — Pirate en boutique.

Neveu. — Sangsue de famille.

Nihiliste. — Un chien perdu!... Ni Dieu, ni maître...

Nécrologie (discours). — Les vrais mots de la fin.

Opéra-Bouffe. — La maladie de la musique.

Optimiste. — Aveugle qui s'entête à porter des lunettes.

Ouate. — Terre glaise à l'usage des couturières.

Pendre (se). — User la vie jusqu'à la corde.

Perruque. — Les cheveux de l'illusion.

Photographe. — Empailleur sur papier.

Potins. — Balles de savon de la médecine.

Poudre de riz. — Le tripoli de Vénus.

Pouvoir (le). — But où l'on arrive plus vite à quatre pattes que debout.

UN SOURIRE EXPRESSIF



I

Le photographe. — Veuillez sourire un peu, s'il vous plaît.



II

—Whoa! Camera!

CHAPEAU EXPANSIBLE

I
Avant d'entrer à la buvette.II
Deux heures après.

VIRETTE

C'est aujourd'hui dimanche et nous sommes au mois de mai.

Il est cinq heures du matin : le soleil vient de se lever et monte dans un ciel sans nuages ; l'air doux est imprégné de printanières senteurs ; les arbres du boulevard dressent leur tête nouvellement reverdie ; la grande ville s'éveille, les rues désertes tout à l'heure se peuplent, renaissent au bruit et au mouvement quotidien.

**

Dans son atelier, au cinquième étage d'une maison de la rue de Rennes, le graveur Maurice Deschamps est déjà debout. Installé devant la plaque de cuivre, il reprend l'œuvre interrompu la veille, et, pendant que sa main pousse l'échoppe, il songe. Il se revoit au temps où, petit garçon, il gardait ses chèvres, dans la montagne, tout en fouillant de la pointe de son couteau des planchettes de buis, sur lesquelles il gravait toute sorte de figures. Un jour, un homme riche et de goûts artistiques était venu dans son village, on lui avait présenté cet enfant qui savait faire des images sans avoir appris, et l'homme s'était tout de suite intéressé à lui, l'avait appelé à Paris et placé sous la direction de maîtres habiles. L'ancien chevrier, brillant élève de l'École des beaux arts, puis prix de Rome, est devenu maître à son tour.

Il compte trente ans à peine et déjà la célébrité s'est attachée à son nom, la fortune lui a souri. Pourtant, Maurice Deschamps n'est pas heureux : entièrement absorbé par ses travaux, il n'a jamais connu aucune des distractions de son âge ; il vit loin de sa famille, seul, privé des plus intimes affections. Depuis que lui est venu le succès incontesté, on lui a parlé de brillants mariages, et il a fait le sourde oreille : artiste à la mode, à qui tous les salons sont ouverts, a

L'ART DE PERSUADER



Tramp, (au coin d'un bois).—Dites donc, l'ami, vous ne pourriez pas me donner la monnaie d'un billet de cinquante piastres. Mon grand frère, qui est dans les environs avec un fusil, cherche aussi à en changer un.

gardé la naïve modestie de sa prime jeunesse, il se trouve dépaycé auprès des jeunes filles du monde qu'on lui propose pour épouses. Il n'a pas aimé encore ; et il voit avec regret s'envoler sa jeunesse ; il pense que bientôt il sera trop tard ; il pourra aimer, peut-être ; mais sans espérance d'être payé de retour ; il sera vieux, sans avoir vécu.

**

Elvire est une jeune fille de dix-sept ans, grande gamine maigriotte, à l'allure de garçon, elle a une figure mignonne et gracieuse, de longs cheveux blond foncé, des dents magnifiques, de jolis yeux bruns au regard bon.

Elle est employée, moitié bonne, moitié trottin, dans la papeterie-librairie du boulevard Montparnasse, porte à domicile les journaux et me nues commandes faites chez ses patrons. Ses fonctions sont des plus humbles, mais elle a su les relever : son caractère est si égal, elle a un air si doux, si honnête ; elle est si gentille, en un mot, que tout le monde la chérit et lui fait fête ; les hommes d'âge mur l'appellent familièrement *petite Virette*, les jeunes gens lui disent *mademoiselle Elvire*. Nul n'est connu autant qu'elle dans le quartier ; pendant toute la matinée on la voit arpenter les rues en tous sens, escortée de son chien Taki, un loulou espiègle qui monte devant elle dans les maisons, gratte aux portes pour se faire ouvrir, assiste très digne à la remise de la feuille imprimée, semble veiller sur sa jeune maîtresse.

**

Notre graveur est un des clients de Virette ; tous les jours elle lui apporte ses journaux. Parfois, ils font ensemble un brin de causette, dans l'entre-bâillement de la porte, sous l'œil vigilant de Taki ; la jeune fille a raconté à Maurice son histoire peu compliquée : Orpheline à sept ans, elle a été recueillie par son oncle et sa tante, les Grandin, établis jardiniers à Chaville. Les braves gens l'aiment beaucoup ; seulement, comme ils ne sont pas riches et ont, eux-mêmes, une fille, la petite Thérèse, ils ont dû placer leur nièce en service sitôt qu'elle a pu travailler. Depuis trois ans qu'Elvire est à Paris, elle occupe toujours sa même place. Elle ne se plaint pas de ses patrons, bien au contraire, n'en finit pas de faire leur éloge. Elle ne se préoccupe nullement de l'avenir, n'a aucune ambition en tête ; au jour le jour elle se laisse vivre ; semblable à l'oiseau qui, pendant toute la belle saison, gazouille, inconscient et joyeux. L'artiste se sent plus d'ardeur à la besogne, quand il a pu causer un instant avec Virette ; de son côté, la jeune porteuse de journaux affectionne M. Maurice ; même, dans son for intérieur, elle le plaint d'avoir à gratter, sans relâche, sa plaque de cuivre, pense que ce doit être bien fastidieux pour ce pauvre garçon.

**

Donc, ce matin-là, Maurice Deschamps travaille d'une main distraite, laisse vagabonder sa pensée. Vers les sept heures, il entend un bruit bien connu, la patte du chien grattant la porte ; aussitôt après, un léger coup de sonnette retentit ; il se lève et s'empresse d'ouvrir : sur le carré, Taki se trémousse et jappe d'un air affairé, sa maîtresse

est rouge comme une cerise :

—Bonjour, monsieur Maurice.

—Bonjour, petite Virette.

—Il fait beau, aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur Maurice ? j'ai de la chance, c'est mon jour de sortie. Je vais aller à Chaville, chez ma tante. Avec ma cousine Thérèse, nous nous promènerons tout l'après-midi dans le bois. Elle est bien gentille, ma cousine, et déjà grande, quinze ans, l'on peut maintenant sortir avec elle. Et j'emmène Taki, j'ai la permission de ma patronne ; cela lui fera du bien, à ce pauvre mignon qui n'a jamais quitté Paris, de respirer un peu le bon air. Pas vrai, Taki ?

Le loulou se dressa sur les pattes de derrière, donne deux ou trois coups de gueule en signe d'approbation et de contentement.

—Et vous, monsieur Deschamps, allez-vous rester enfermé comme cela toute la journée, par un si beau temps ?

—Hélas ! oui, mademoiselle Virette, je compte travailler jusqu'au soir.

—Quel dommage ! c'est si bon la campagne.

La jeune fille redescend prestement l'escalier, heureuse de sa prochaine promenade et attristée

VUE DÉFECTUEUSE



Garde-malade.—Quelle espèce d'œil lui avez posé ces jours derniers ?
Oculiste.—Ce que la science nous prescrit : un œil de lapin ; et ça a réussi.

Garde-malade.—Alors, je comprends. Une dame lui a envoyé un bouquet hier, et il s'est mis à le manger. Il n'y voyait que des feuilles de chou.

cependant à l'idée de ce pauvre M. Maurice qui n'a pas, comme elle, des parents à la campagne, pour aller y passer son dimanche.

**

Resté seul, le graveur pousse fiévreusement le burin. Il a, de moins en moins, l'esprit à sa besogne.

A onze heures, il descend au restaurant et n'y trouve aucun de ses commensaux habituels ; par ce beau soleil, tous sont allés aux champs, il prend tristement son repas, dans le grand cabinet si bruyant d'ordinaire, silencieux aujourd'hui. Après le déjeuner, il ne se sent pas le courage de rentrer dans son atelier ; il s'achemine machinalement le long de la rue de Rennes, vers Saint-Germain-des-Prés. Ce quartier familial, qu'il affectionne, lui semble, pour l'instant, morose et banal.

La petite marchande de journaux aurait elle, par hasard, emporté avec elle l'âme du grand Paris !...

Brusquement, l'artiste fait demi-tour, marche à grands pas, arrive à la gare Montparnasse, demande un billet pour Chaville.

Pourquoi Chaville ?... Aurait-il l'arrière-pensée d'y rencontrer Virette ? Assurément non ; il sait bien que, dans la foule des promeneurs, ce serait un miracle de la trouver ; d'ailleurs, il n'a aucune communication à lui faire et ne désire point la voir. C'est une lubie inconsciente qui vient de lui prendre : depuis longtemps il connaît Chaville, et ne l'aime guère, surtout le dimanche, à cause de

l'encombrement, et voilà que, subitement, il se sent une envie démesurée d'aller y passer son dimanche, le nom de Chaville résonne dans son oreille avec je ne sais quoi de caressant et de doux, ce pays se retrace dans sa pensée sous un aspect merveilleux ; il a soif de revoir les champs ensemencés, les étangs, le village ; de courir dans les bois, de se mêler à la foule ; il lui semble qu'il n'arrivera jamais.

Chaville.—Chaville.

Maurice saute à bas du wagon, passe la barrière. A peine a-t-il fait dix mètres sur la côte descendant au village qu'il rencontre Taki. Le loulou lui barre le chemin, aboie de toutes ses forces ; heureux sans doute de rencontrer une figure de connaissance dans ce pays étranger, il fête l'artiste comme jamais il ne la fêta ; lui prodigue des caresses réservées d'ordinaire uniquement pour sa jeune maîtresse ; lui fait l'honneur de décroter ses pattes au devant de son gilet ; saute jusqu'à sa figure pour le lécher.

Le jeune homme a tressailli. Il cherche des yeux, s'attendant à voir paraître la porteuse de journaux avec la cousine Thérèse ; mais, il a beau regarder de tous côtés, pas de Virette. Il se dit alors que le chien s'est égaré, et se demande s'il doit se mettre immédiatement à la recherche de sa maîtresse pour la tirer d'inquiétude ou simplement lui ramener le loulou le soir en rentrant à Paris. M. Taki ne le laisse pas longtemps réfléchir, il redouble ses aboiements, mord le bas de son pantalon, lui commande de le suivre. L'homme obéit au chien ; guidé par lui, il passe sous le pont, arrive à la gare, côté du départ, il voit Elvire toute seule dans la salle d'attente.

La jeune fille a mis sa plus belle toilette : un costume à fond bleu clair, à flourettes blanches et rouges, en étoffe à bas prix mais de bonne coupe, dessine gracieusement sa taille ; sous un coquet chapeau de paille blanc garni de myosotis, s'épanouissent ses joues roses, ses jolies lèvres, ses grands yeux doux ; ainsi parée elle est charmante réellement.

—Comment ! c'est vous, monsieur Maurice ? Vous êtes venu à Chaville ?

—Hé oui, mademoiselle, j'ai eu la fantaisie de venir, moi aussi, prendre un peu l'air ; mais comment donc se fait-il, ma petite Elvire, que je vous trouve ici toute seule, sans la cousine Thérèse ?

—Ne m'en parlez pas, monsieur Maurice, je n'ai pas de chance, allez ; je n'avais point prévu

COUP D'ŒIL JUSTE



Médecin.—Êtes-vous sortie aujourd'hui ?

Malade.—Je suis allée à la salle des ventes.

Médecin.—C'est cela : excès de fatigue.

Malade.—Fatigue de quoi ? Mon mari ne m'avait pas laissé un sou.

Médecin.—Oh ! alors ; c'est du bromure qu'il vous faut. Vous souffrez d'une prostration nerveuse.

mes parents de mon arrivée, et je n'ai trouvé personne chez eux ; une voisine m'a appris qu'ils sont partis ce matin pour Montfort-l'Amaury et ne doivent pas rentrer avant demain ; alors, je m'en retourne à Paris.

—Pauvre Virette !

—Oh ! oui, monsieur Maurice, je ne suis pas heureuse ; je m'étais fait une si grande fête de venir ; et ce pauvre Taki, sera, lui aussi, privé de sa promenade. C'est ma faute, je suis bien, j'aurais dû prévenir. Ce sera pour le mois prochain s'il fait encore beau, et cette fois j'écrirai à mon oncle.

Ainsi parle la mignonne. Le jeune homme l'écoute, distrait ; une pensée lui est venue qu'il hésite à exprimer ; pourtant il dit :

—Il y aurait un moyen, mademoiselle, de ne pas perdre complètement votre après-midi. Au lieu de prendre le train à Chaville, vous pouvez aller le prendre à Sévres. En passant à travers bois, c'est une très jolie promenade à faire, qui plairait beaucoup à Taki, et, comme je connais les chemins, je m'offre à vous servir de guide, si toutefois vous voulez bien me le permettre, mademoiselle Elvire.

—Je vous remercie beaucoup, monsieur Maurice ; vous êtes bien bon ; mais je ne veux pas abuser et vous déranger de votre excursion.

—Je n'avais aucun projet arrêté, mademoiselle ; je ferai ma promenade en votre compagnie et celle de Taki, et ce sera pour moi un très grand plaisir.

—Eh bien, monsieur Maurice, si cela ne vous ennuie pas trop de venir avec nous j'accepte.

Les jeunes gens se mettent en route avec Taki, lequel ne se tient plus de contentement, va, vient, les devance, les entoure, fouille les bois, aboie aux promeneurs, s'arrête de temps à autre pour flirter un brin ou lever la patte contre un talus, puis revient gambader auprès d'eux.

Quand ils ont fait cent mètres, le jeune homme dit :

—Voulez-vous prendre mon bras, mademoiselle Elvire ?

—Oh ! non, merci bien, monsieur Maurice, cela vous fatiguerait ; puis, je ne suis pas assez bien habillée pour vous.

—En voilà une idée, pas assez bien habillée ! mais vous êtes fort bien ainsi, mademoiselle ; allons, vite, votre petite main, là, sur mon bras gauche.

Et il continuent la marche, sans se presser : Elvire un peu intimidée, cependant toute fière de se voir pour la première fois de sa vie au bras d'un cavalier ; Maurice fier également de sa très gracieuse compagne. Ils causent, l'artiste s'aperçoit qu'il n'est point nécessaire qu'une jeune fille soit pourvue de diplômes universitaires pour être agréable dans la conversation ; tout ce que dit Virette lui plaît, il éprouve un bonheur extrême à l'entendre ; le timbre même de sa voix a quelque chose de naïf et de touchant qui va au cœur.

A mesure qu'ils s'éloignent de Chaville, les promeneurs se font rares.

Ils arrivent au sommet d'une colline élevée, et viennent s'asseoir à l'ombre d'un hêtre. Ils sont seuls. Sous leurs yeux se déroule un panorama merveilleux : les bois verts, les villages blancs, les villas, les bosquets en fleurs, le ruban bleu de la Seine ; et, dans le lointain, le gigantesque Paris, étendant à perte de vue les toits bruns ou roses de ses maisons et de ses monuments ; ses flèches, ses tours, ses colonnes, ses chapiteaux et ses dômes. Un instant, nos amis contemplent silencieusement ce spectacle, puis reprennent leur causerie.

Virette babille, est heureuse de plus en plus de se trouver avec Maurice qu'elle aime peut-être, sans s'en rendre compte. Le jeune homme lui, aime Elvire, il le sent bien au battement précipité de son cœur ; il prend dans ses mains la main mignonne de la jeune fille, se penche vers elle pour boire sa parole et son souffle au sortir de ses

UN MOT DE TROP



Smith après trois années d'absence.—Et cette espèce d'imbécille à tête rouge, laide comme les sept péchés capitaux, Henriette Frossard, qu'est-elle devenue ?

Jones.—Elle est mariée.

Smith.—Bonté divine ! Avec qui ?

Jones.—Avec moi.

lèvres ; aspire avec délices le parfum de ses cheveux ; mille fois il est sur le point de lui déclarer son amour, de saisir à deux mains sa jolie tête, de couvrir de baisers son front, son cou, sa bouche, ses yeux, mais il se dit que ce serait chose indigne de ne point respecter cette enfant qui naïvement s'est confiée à lui, et il contient ses transports ; une fois, seulement, ses lèvres effleurent son front, sans qu'elle y prenne garde.

Lorsque le soleil eut disparu à l'horizon, les deux jeunes gens prirent le train pour Paris.

Ils se séparèrent à la gare Montparnasse. Elvire rentra chez ses patrons, fort satisfaite de sa promenade, encore plus assurément, que si elle eût le matin rencontré sa cousine Thérèse. L'artiste se promena longtemps tout seul sur le boulevard, et, mentalement, il monologuait : " Pourquoi pas elle aussi bien qu'une autre ? N'est-elle pas aussi pure que la jeune fille élevée au sein de l'instruction ?—Tant mieux, cela me permettra de l'instruire moi-même, de façonner à mon gré son esprit et son cœur. Elle n'a pas de dot ?—Elle m'en aimera davantage, me devant tout ; je travaillerai un peu plus, et cela fera le compte. Elle appartient à une famille de pauvres ouvriers sans importance ?—Eh ! que suis-je moi-même ! Que furent mes aïeux ! "

Maurice a épousé Virette et n'a pas lieu de s'en repentir.

MARTIAL-MOULIN.

RÉPONSE FACILE

Le fils.—Pourquoi les lézards ils recherchent toujours les vieilles murailles, dis papa ?

Le père.—C'est pour y trouver des lézards.

UN CONFLIT FATAL



Les deux plus vieux citoyens de notre village. Se sont querellés dans leur jeune temps pour une femme qui est morte il y a quarante ans ; mais ne se sont jamais regardés depuis.

LE COUP DE Foudre



— Cristi ! La belle créature !

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LE LANGAGE ANIMAUX

Les bêtes parlent-elles ? Vieille question qui vient sur les lèvres chaque année pendant les mois de villégiature et que l'on oublie régulièrement à l'automne. Sans être trop curieux, il serait cependant très intéressant de savoir si les animaux se communiquent entre eux leurs impressions, s'ils les traduisent en un langage quelconque ? Beaucoup de naturalistes sont convaincus que les bêtes parlent. L'un d'entre eux et qui compte parmi les plus éminents, M. de Lacaze-Duthiers, de l'Institut, n'en doute pas, et, à l'appui de de son opinion, il vient de publier quelques observations qui donneront à réfléchir aux plus incrédules.

De ce que nous ne sommes pas en état d'interpréter les cris des animaux, il va de soi que ce n'est pas une raison pour refuser d'admettre que la variété des sons, leurs modulations caractéristiques n'aient pas une signification précise. Nous-mêmes nous pouvons en dire bien long avec un simple sifflet de poche. Qui n'a remarqué que lorsqu'une poule sort du nid, elle chante d'une façon très nettement caractéristique ? Il n'y a pas une fermière qui ne sache ce que signifient ces gloussements particuliers. Quand le coq chante d'une certaine manière, au moment où il a découvert un endroit riche en grain, toutes les poules accourent. Son caquetage peut se traduire aisément : "Accourez, accourez," et les poules accourent. Lorsque le coq chante d'une certaine manière en automne, entre deux et quatre heures, les paysans disent : "Demain il y aura du brouillard," et le plus souvent il y a du brouillard. On connaît le chant du rossignol, ces jolies trilles qui rompent le silence de la nuit au printemps ;

AFFECTIONS DE CŒUR... DIFFÉRENTES



Bosby, (risquant une déclaration). — Mademoiselle Garlebeu, dirai-je Ada ? j'éprouve ici... dans le fonds de mon être... une... une sensation...

Ada, (prise du mal de mer). — Vous aussi, vous l'avez ! Qu'allons-nous devenir ?

et qui n'a observé le cri rauque et bref qu'il répète aussitôt qu'il voit son nid menacé ? Vite, la femelle se sauve. C'est bien un cri d'alarme. Le pinson appelle sa femelle en poussant quelques cris suivis d'un trille prolongé. Dans le Nord on a tiré parti de ce fait dans un but qu'il est permis de qualifier de barbare. On a trop bien compris ici le langage du pinson. On se procure des pinsons mâles et on les rend aveugles. Et une fois en cage on met à quelque distance une cage renfermant une femelle. Alors les pinsons aveuglés chantent, renouvellent leurs trilles amoureux jusqu'à épuisement complet de leurs forces. C'est que, dit-on, l'oiseau ne veut pas céder la femelle à un rival qui, de son côté, continue ses appels inutiles. Le pinson qui chante le mieux et le plus longtemps est déclaré vainqueur du concours et sa cage est garnie de médailles. En Belgique, on parie encore de fortes sommes en faveur de la victoire du pinson préféré.

Les éleveurs reconnaissent, aux gloussements de leurs troupeaux de dindons, quand ceux-ci ont fait un lièvre prisonnier. Ils l'entourent, crient, et le lièvre tombe terrassé. Ces cris sont encore bien significatifs.

Et le chien ? Que d'exemples à citer depuis ses petits cris de joie quand il revoit son maître jusqu'à l'aboiement de colère ? M. de Lacaze-Duthiers raconte le fait suivant dont il fut témoin dans le Périgord. Trois chiens de garde, deux mâles et une chienne, hurlaient singulièrement vers minuit depuis plusieurs nuits. A leurs hurlements se mêlaient comme des gémissements. Abandonnant leur niche, ils venaient se serrer les uns contre les autres à la porte d'entrée. Il fallait savoir ce que signifiait ce manège. On veilla. Les trois chiens hurlaient et s'étaient réfugiés encore contre la porte. Or un quatrième animal les attaquait furieusement. C'était un loup. Les trois chiens auraient pu lutter, mais ils étaient épuisés par la terreur. On ouvrit une fenêtre, le loup quitta la place ; un coup de fusil le blessa et il s'enfuit. En temps ordinaire, les trois chiens de chasse seraient partis à la poursuite du blessé ; ils restèrent blottis contre la porte en cessant de hurler. Pendant le dernier hiver, un loup revint encore et attaqua, comme la première fois, de préférence la chienne. Il l'aurait emportée, car il l'avait saisie à la gorge, mais cette fois il trouva à qui parler. Une belle chienne des Pyrénées était accourue, appelée par les hurlements de sa compagne. Le loup s'enfuit et ne revint plus. Évidemment ici, les chiens n'avaient cessé de crier au secours.

Et cette preuve de ruse canine fondée sur une certaine intonation des aboiements ! Les chiens de chasse sont rhumatisants de bonne heure et aiment à se rapprocher du feu au point de se brûler. Plusieurs avaient l'habitude de venir se réchauffer près d'un grand foyer, mais parmi ceux-là il s'en trouvait un plus vieux qui arrivait toujours trop tard pour avoir une bonne place. Un jour, il se mit à aboyer comme si quelqu'un arrivait. Tous les chiens de se lever et de courir à la porte. Le vieux madré pendant ce temps s'étendit tranquillement au milieu des cendres chaudes. Et il recommença ainsi ce stratagème qui lui avait réussi, chaque fois qu'on lui refusait une place au foyer ! L'inflexion de sa voix trompait évidemment ses compagnons. Ce sont toutes ces petites variétés dans l'intonation du cri qui souvent constituent le langage qui nous échappe mais qui semble réel.

A Paris, M. de Lacaze-Duthiers possède un perroquet qui parle bien comme ses semblables. Mais les mots qu'il prononce correspondent toujours évidemment aux impressions qu'il ressent, comme s'il avait deviné, quand on les lui a appris, leur signification propre. Ainsi, quand Jaco n'a rien à manger, il dit : "Ma pauvre cocotte, mon pauvre rat" avec un ton mièvre, doucereux, bien drôle. On sait dans la maison ce que cela veut dire. Il aime passionnément les pépins frais de pomme ; quand on lui en apporte, sans les mettre tout de suite à sa por-

tée, il grogne doucement : "Pauvre coco !" Puis, quand il les a dans le bec, il pousse des petits "ah !" de satisfaction tout à fait comiques. Ce n'est pas, bien entendu, le mot qu'il prononce qui a pour lui de la valeur ; c'est le ton qui lui rappelle une impression ; le ton ici fait évidemment la chanson. Ainsi ce perroquet n'aime pas la solitude. Quand il est enfermé depuis longtemps et qu'il a épuisé son répertoire, il finit par appeler : "Jaco." Si l'on fait mine de venir, il écoute, et, après un silence, prononce encore le mot de "Jaco," mais presque bas, en prolongeant le son ; si la porte ne s'ouvre pas, il élève le ton et finit par pousser un véritable cri de détresse.

Un perroquet, élevé dans le Midi, avait appris à jurer en patois, et, quand quelque chose le contrariait, il poussait son juron favori. Il aimait le café, comme presque tous les perroquets. Un jour, on avait ajouté du cognac au café ; on lui offrit sa cuillerée ordinaire ; il prit une gorgée ; mais, tout à coup, il se recula et, presque furieux : "Ah ! bon Dieu f... !" Le ton, la pose furent tels que tous les assistants étonnés éclatèrent de rire. Ici, la mimique du langage rendait manifeste l'impression éprouvée par l'animal. Il est est moins aisé de se rendre compte du rapport qui lie les émotions aux cris chez les animaux qui ne possèdent pas l'articulation ; mais, à force d'observer et de coordonner les faits, sans doute arriverait-on à quelques résultats intéressants.

BIEN MALHEUREUX



M. McTarish. — Voulez-vous une prise, mon ami ?
Monsieur, porté sur sa dignité. — Merci, je n'ai pas cette sale habitude.

McTarish. — C'est malheureux ; vous avez pourtant un outil superbe.

PAS PU VOIR

Boitpeu. — Es-tu allé veiller le corps de ce pauvre Souigny ?

Boitdur. — Oui.

Boitpeu. — Alors, tu y étais quand ils ont mis le corps dans la bière ?

Boitdur. — Hein !... je n'ai pas vu de bière ; mais du whiskey, il y en avait tout plein.

C'EST BIEN SIMPLE

Premier tramp. — Je me sens comme perdu ce matin.

Second tramp. — Dans ce cas, fais le tour des buvettes. Tu te trouveras quelque part.

CONTRE INVITE

Premier étranger. — C'est mon parapluie que vous avez, monsieur !

Second étranger. — Peut-être bien, monsieur, je l'ai acheté au mont-de-piété.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE IX

(Suite)

—Approchez donc, mon brave ! dit Gaston avec un geste engageant.

Mais le matelot, rouge et confus, ne pouvait que répéter :

—Ah ! tonnerre ! Monsieur Gaston... Tonnerre de Brest !...

Vainement il redemandait à sa mémoire infidèle le discours longuement préparé et tout fleuri de mots célestes, par la pieuse institutrice du village. Rien n'arrivait ; lorsque soudainement, Pierre-Marie, faisant un pas en avant, et saisissant avec force la main du marquis, s'écria d'une voix vibrante, comme s'il eût commandé un abordage :

—Ah ! tonnerre ! Monsieur Gaston, je ne sais plus du tout ce que la maîtresse d'école m'a fait apprendre ; mais je sais que vous êtes un bon garçon, pas fier, bien serviable... Et Madame la marquise donc !... C'est la crème des femmes ! Quand la mer nous emporte nos bateaux, vous nous en donnez d'autres tous les deux. Quand il n'y plus de pain à la maison, on en trouve toujours au Rosecoat, et aussi des pièces blanches quand il faut ; car, pour dire vrai, M. Richebrae n'est pas chiche de son argent. Aussi, faudrait voir, morbleu ! si vous aviez besoin de nous... Tonnerre de Brest ! Monsieur Gaston !... et Madame la marquise, saperbleu !

Et, levant son chapeau en l'air, il cria d'une voix de stentor :

—Que Dieu bénisse tous les maîtres du chateau !

Cette allocution, peu grammaticale, mais prononcée avec une extrême chaleur, fut accueillie par une tempête de hurras. Toute la députation frappait des mains en répétant :

—Vive monsieur Gaston !... Vivent les maîtres du manoir !... Que le Seigneur vous bénisse tous au Rosecoat !...

Le jeune enseigne était vraiment ému ; puis remettant à sa grand-mère le bouquet offert par Pierre-Marie, il conduisit les pêcheurs sous une charnille, où une table avait été dressée.

Tout le village se pressait à la grille, contemplant les buveurs attablés qui, lestement, vidaient et emplissaient les verres.

—Ouvrez la grille, dit Gaston ; que tous prennent part à la fête.

Bientôt un flot joyeux se répandit dans le parc. Au milieu de la foule, une personne vêtue de noir, enveloppée d'une mante s'était glissée. Elle marchait silencieuse, la tête inclinée, pénétrant là, surtout, où elle rencontrait l'ombre. C'était Sûzel.

Ce soir-là, comme du reste elle le taisait bien souvent, Sûzel avait refusé d'accompagner sa jeune fille, comprenant, dans sa délicatesse innée, que Germaine, malgré tout son respect filial, pourrait peut-être souffrir d'une si modeste compagne.

Mais, je la verrai cependant, se disait-elle ; elle doit être si jolie ! Puis, je la ramènerai car l'heure s'avance.

Elle allait de massif en massif, l'œil ardent et ouvert, cherchant de tous côtés son enfant.

Tout à coup elle s'arrêta, venant d'entendre prononcer son nom.

—Sûzel, cette Sûzel en vérité... !

C'était Noël Richebrae, pourpre de colère, qui, ayant enfin pu saisir la marquise et se trouver seule avec elle, laissait exalter sa

bouillante indignation. Il marchait sur le sable en le faisant gémir ; il gesticulait, arquait les sourcils, et, secouant amèrement la tête :

—Oui, s'écriait-il ; oui Gaston est un fou, un triple fou !... Quelle tête sans cervelle !... Mais je suis là, et je saurai maintenir ce ballon sans lest... Ce qui m'étonne, marquise, c'est votre indulgence pour votre petit-fils.

—J'approuve son choix, répondit gravement Mme de Trémour, car il est noble... !

Le nabab fit un effort violent pour contenir sa fureur.

—Noble ! noble ! pouvez-vous dire cela ? Encore, puisqu'il aime cette jeune fille, je me résoudrai à l'appeler ma bru... Cet insensé touchera en contentement de cœur les intérêts de la dot. J'ai gagné assez de billets bleus pour que mon petit-fils se donne le luxe d'une amère folie... Mais, juste Dieu ! pouvons-nous tolérer à notre foyer cette Sûzel, cette vulgaire femme du peuple !...

Et la voix fort embarrassé, hésitante, tandis que sa large main agitait nerveusement sa tabatière d'or ciselé :

—Enfin, marquise, est-ce à moi... à moi Noël Richebrae, à vous rappeler toutes les gloires de votre race ? Avez-vous oublié que, depuis des années sans nombre, les Trémours du Rosecoat comptent les alliances les plus magnifiques ? N'avons-nous pas une princesse de sang parmi les nôtres ? Et vous-même, marquise, n'êtes-vous pas le dernier rejeton d'une illustre lignée : une Kersauson de Kéralie ?

—Eh bien ! Monsieur Richebrae, dit paisiblement la marquise.

—Eh bien, ne bondirez-vous pas, si à notre table, au diner de nocce, si dans nos rangs enfin, Sûzel prenais un jour place ?

—Je ne bondirais pas, fit avec un triste sourire Mme de Trémour. Je regrette, il est vrai, l'humble origine de Mme Hermel ; mais son dévouement maternel m'a subjugué ; et de grand cœur je lui tendrai la main.

L'indignation saisit le nabab à la gorge, et suffoquant, cherchant ses mots :

—Eh bien ! moi... moi... marquise, moi Noël Richebrae, je vous le déclare, j'ai plus de dignité que vous... Il faut que cette femme disparaisse, ou sinon... sinon... je ne consentirais jamais au mariage de notre petit-fils.

Mme de Trémour regarda froidement le vieillard.

—Vous êtes sévère, Monsieur Richebrae, En avez-vous bien le droit ?

Et le nabab comprenant l'allusion indirecte :

—Oui, marquise, oui, c'est vrai, ma fille, ma Valérie n'apportait en dot aucun titre ; mais l'or, juste Dieu ! l'or est une puissance... Et que nous apporte Germaine ?... rien... en vérité.

—Rien ? fit Mme de Trémour en interrogeant le vieillard de son œil doux et calme. Rien ?... Et pourquoi donc comptez-vous la beauté, les talents et surtout la vertu ?... Ah ! Monsieur Richebrae, les grandes vertus sont à mon sens une dot enviable entre toutes ; et Gaston, notre chère Gaston, l'a compris... Que le ciel en soit loué !

Mais le nabab n'écoutait pas sa généreuse et sage interlocutrice. Tout à la pensée des humiliations que lui causerait la présence redoutée de la douce et tendre Sûzel, il continuait avec un geste de menace, le visage éramoisi et les traits contractés :

—Je vous dis, moi marquise, que cette femme disparaîtra... ou sinon... sinon... aussi vrai qu'il y a un Dieu juste au ciel, je m'opposerai de toute ma force, de toute ma volonté, de toute mon autorité d'aïeul à cette alliance insensée. Ah ! Seigneur, Seigneur

Dieu ! qui m'eût dit que cette peine cruelle eût accablé mes vieux jours ?

A deux pas, dissimulée par un rideau de verdure, Sûzel entendait les blessantes paroles. Elle joignait les mains ; c'était dans son âme une douleur profonde. Deux larmes brûlantes coulaient sur ses joues.

La voix du nabab s'élevait rude sèche, presque violente ; puis s'apaisant enfin :

—Vous vous taisez, marquise ; vous comprenez donc toute la justesse de mes sages raisons. Eh ! mon Dieu ! je suis bon prince, moi. Je ne veux chagriner personne. Eh bien, vous qui avez la parole si veloutée, si aimable, ne pourriez-vous faire comprendre à Sûzel, mais là, bien doucement, bien délicatement qu'elle est de trop au Rosecoat ; qu'elle y est importune. Mieux que moi vous donnerez des formes à cette difficile diplomatie. Et, tenez mettez donc en jeu son amour maternel que l'on dit si grand. Vrai, si elle préfère son bonheur à celui de son enfant, c'est un misérable amour que le sien... Elle n'aime pas sa fille.

Sûzel s'était appuyée au tronc d'un cèdre. Violemment elle tremblait ; jamais elle n'avait plus souffert.

Je n'aime pas ma fille ! répétait-elle lentement avec une sorte d'apreté... Je n'aime pas ma fille ! Et subitement elle se couvrit le visage de ses deux mains, et s'enfuit en étouffant ses sanglots.

CHAPITRE X

Le jour levant, de sa vapeur bleuâtre, noyait les lointains dans une paix et une douceur mélancoliques : Sûzel, debout de sa fenêtre ouverte, afin que l'air pur calma la fièvre qui battait dans ses artères, demeurait morne immobile. C'était dans tout son être une tristesse infinie, quelque chose de profond et d'immense dont elle se sentait accablée. Néanmoins, dans le plus intense de sa volonté, le sacrifice était accompli. Silencieusement, sans une plainte, sans un mot, elle quitterait Germaine, elle s'en irait loin, bien loin, elle ne serait pas un obstacle à son bonheur.

—Et je n'aime pas ma fille !... murmurait-elle, encore, appuyant sur les mots, les répétant sans cesse, comme si elle eût pris plaisir à enfoncer le poignard dans son cœur.

Qu'elle avait pleuré au retour du Rosecoat ! Comme elle s'était enfermée dans sa chambre ! et le verrou tiré, accoudée sur sa table, quels cris désespérés elle avait étouffés, répétant pour toute prière au milieu de ses sanglots :

—Seigneur, ayez pitié de moi !

Puis, peu à peu, ses larmes avaient coulé moins brûlantes ; elle avait senti, dans son amère douceur, cette joie de déchirer son cœur, si le déchirement épargne une souffrance à l'enfant bien-aimé.

A la première lueur de l'aube, elle ne pleurerait plus. Un pâle sourire donnait à son austère visage une expression de mélancolie touchante ; et, prenant une feuille de papier à lettre, elle écrivit de sa grosse écriture de femme du peuple :

« Adieu, Germaine... O ma petite chérie, mes yeux sont brûlés de larmes, mais je suis heureuse de te faire un sacrifice. Je vais partir et alors tu pourras épouser ce lui que tu aimes. Tu ne me verras plus, ma pauvre petite ; seulement tous tard, bien plus tard, quand tous t'aimeront au Rosecoat, alors je te dirai ma retraite ; et un petit mot de toi, bien court si tu le veux, mais enfin un petit mot, viendra parfois m'aider à vivre.

« Si je l'osa s, j'écrirais à Mme de Trémour : elle est si bonne ! dis-lui que c'est à

« elle que je te confie, ma Germaine, car j'ai foi en son cœur ! »

La lettre, trempée de larmes, s'arrêtait à cette dernière ligne. On devinait, à l'écriture tremblante, que Suzel n'avait pu continuer.

Bien en vue, sur le dressoir de chêne, elle plaça ce suprême adieu, car elle voulait partir avant le réveil de sa fille, puis elle fit un ballot de ses vêtements et regarda l'heure. Peu de temps lui restait pour gagner la prochaine station.

— Courage ! murmurait-elle, courage !... Je sais tout supporter, hormis d'être un obstacle à son bonheur ! Pauvre petite Germaine !... Pauvre chérie !...

D'une main qui tremblait, Suzel ouvrit la porte ; mais soudain, elle eut une révolte. Elle sentait, dans tête endolorie, comme des marteaux qui, cruellement, lui frappait les tempes ; ses jambes fléchissaient, son cœur jetait un cri.

— Germaine ! ma Germaine ! comment partir ! oh ! comment ?...

— Eh bien non balbutia-t-elle, c'est trop dur de partir sans lui donner un regard.

Et laissant sur le seuil sa légère valise, avec d'infinies précautions, elle pénétra dans la chambre de sa fille.

C'était un petit réduit dont les murs, blanchis à la chaux, ressemblaient à une draperie de neige. Ça et là, dans des vases rustiques, on voyait de belles gerbes de fleurs ; des marguerites entourées de folle avoine, des iris, des sauges ; et, séparée des autres bouquets, seule devant une statuette de la vierge, était déposée une touffe de bruyères cueillies et offertes l'avant-veille par le marquis de Trémour. Dans la grande lit de chêne, sous le baldaquin de crétonne fleurie, reposait la jeune fille. Elle rêvait à Gaston sans doute car un radieux sourire errait sur ses lèvres.

Debout, immobile, les mains jointes, Suzel regardait la dormeuse avec une ardeur passionnée, les beaux cheveux de Germaine, si fins, si brillants, elle ne les lissait plus jamais de sa main. Ce front blanc et candide, que pas une pensée mauvaise ne traversait, elle n'y appliquerait plus ses lèvres.

Elle songeait à leur vie si intime, si tendre, et le vertige la prenait : une tentation folle de couvrir de baisers le visage bien-aimé. Elle appuyait la main sur ses lèvres pour étouffer le cri de son agonie, sa haute taille fléchissait sous l'onguise ; et, tout à coup, brisée, vaincue, elle laissa échapper une plainte déchirante.

Germaine tressaillit et légèrement souleva ses paupières.

Suzel voulait fuir, mais la jeune fille, déjà debout sur son séant, l'œil étonné :

— Qu'as-tu donc, mère ?

Et voyant la mante qui recouvrait les épaules de Suzel, le sac de voyage passé son bras :

— Mais que se passe-t-il ?... Pourquoi partir !...

Puis, avec cette promptitude de divination que donne une affection véritable :

— T'aurait-on blessé au Roscoat ?...

Ce n'est pas Gaston, n'est-ce pas ?...

Et Suzel, les yeux brillants, la voie ardente :

— Le marquis de Trémour est généreux, il est bon ; tu seras heureuse... Mais enfin j'ai compris... Tiens, je dois m'éloigner... Lasse-moi te donner la plus grande preuve d'amour qui soit en mon pouvoir.

Germaine pleurait sur l'épaule de sa mère, car elle avait tout pressenti, tout deviné. Que de fois elle avait redouté le dédain pour Suzel ! Ses malheurs lui avait donné une précocité expérience du monde, des sévérités et des duretés de son orgueil. Elle le connaissait à fond, le cruel, et d'une voix altérée

— Maman, reprit-elle, tu parles de partir, de m'abandonner ; mais qui consolera ta vieille, ma mère, ma pauvre mère ?...

Suzel la regardait avec amour :

— Qui me consolera ?... Personne ! Et pourtant je serai bien heureuse en pensant à ton bonheur.

Toutes les fibres de la jeune fille tressaillirent à l'accent de cette phrase si navrée et si tendre.

— Ah ! maman, fit-elle, qui m'aimerait comme tu m'aimes ? Ne pleure pas. Dis-moi tout.

Et comme Suzel, entraînée malgré elle, lui confiait ce qu'elle avait enduré la veille, en surprenant les pensées intimes de M. Richerac, Germaine, très pâle, leva sur l'alsacienne deux grands yeux fiers et résolus.

— Un instant, dit-elle, devant la noblesse et la grandeur d'âme du marquis de Trémour, j'ai pu oublier l'humble situation de notre famille ; mais aujourd'hui je me souviens de tout... oui, de tout... et c'est pour dire adieu au Roscoat... adieu pour toujours.

Un moment, elle demeura la tête baissée, l'œil morne ; puis, la relevant brusquement sur sa mère, elle la vit debout blanche, les yeux inondés.

— Pardonne-moi, disait Suzel, pardonne-moi, ma petite chérie ; je n'ai été qu'une égoïste, j'ai eu la lâcheté de ne pas souffrir seule, j'ai voulu t'embrasser encore, et mes larmes en coulant sur ton front, t'ont tirée du sommeil... Mais c'est fini, va, mon courage est revenu ; dis-moi que tu me pardonnes, je t'en supplie !

Germaine était emue jusqu'au fond de l'âme devant cette humilité, devant cette abnégation

— Te pardonner ma mère !... Mais je serais la plus ingrate des filles si je consentais à ton sacrifice... Mais le Seigneur me maudirait si je brisais un cœur de mère, un cœur comme le tien. Tu ne partiras pas, ma mère ; tu ne partiras pas.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

Une flamme luisait dans les yeux de Suzel, et d'une voix maintenant âpre et résolue :

— Je partirai, ma fille, je le veux ; il le faut, j'ai fait de ton bonheur le but de toute ma vie. Et crois-tu donc que je préfère ma joie à la tienne ? Et crois-tu donc qu'après t'avoir abandonnée toute petite, qu'après avoir souffert pendant tant d'années de ton absence, je me mette maintenant lâchement au travers de ton bonheur ?... Crois-tu donc cela ?... Tu le vois, il faut que je parte ; il le faut.

Suzel était redevenue la mère ardente, courageuse, prête à la lutte dans les situations extrêmes de la vie. Violentement, elle tentait de s'arracher à l'étrainte de Germaine.

— Oh ! ma petite chérie, ne m'embrasse pas ainsi. Comprends donc que tu m'enlèves mon énergie, que tu me fais du mal !... oh ! bien du mal !... Allons, sois raisonnable, essuie tes yeux ; tu oublieras bien vite ta pauvre et vieille maman dans toutes tes joies nouvelles : le marquis est si épris de toi, il séchera tes pleurs... Pense donc comme tu seras heureuse... pense donc.

Germaine sanglotait.

Non tu ne partiras pas, tu ne partiras pas.

Elle répétait toujours ces mêmes mots ; ils revenaient comme une sorte de supplication désespérée. Elle ne raisonnait plus. Elle ne songeait plus à la douleur de la rupture ; elle voyait seulement le regard ardent de sa mère, elle se rappelait son héroïque abnégation de vingt années. Assez longtemps la mère s'était dévouée ; c'était le tour de l'enfant.

Puis elle se répétait de nouveau ceci : Si je la sacrifiais à mon propre bonheur, je serais une fille lâche, une fille sans âme... Je fail-larais à ce commandement de Dieu qui ordonne d'honorer notre père et notre mère.

Alors elle redisait, mais à chaque fois y mettant plus de fermeté, plus de véhémence :

— Tu ne partiras pas... Tu ne partiras pas !

Suzel secouait la tête avec une obstination farouche et répondait :

— Ne me dis rien ; je ne t'écouterai pas ; je ne sais qu'une chose : je veux partir. Ne cherche pas de raisons pour me retenir ; il n'y en a pas... Tu crois que je serai malheureuse loin de toi ?... Oh ! tu te trompes bien. J'aurai ton petit portrait, j'aurai tes lettres ; si tu le savais quelle bonne petite vie je me ferai avec ton souvenir...

Elle ne put achever l'héroïque mensonge, la pauvre femme, et les sanglots la suffoquèrent.

Germaine glissa son bras autour de la taille de sa mère, l'attira près d'elle, la fit asseoir sur son lit, et d'une voix très douce :

— A quoi bon nous torturer mutuellement ? Pourquoi nous débattre plus longtemps dans une situation intolérable ? Tu dis que tu seras heureuse loin de ta fille ; mais je sais que non, et je sais aussi que moi je serais malheureuse loin de ma mère. Ainsi ne parlons plus de nous séparer. Nous allons reprendre notre vie de là-bas... notre vie si laborieuse et si paisible... D'ailleurs, quoi qu'il en soit je refuserai d'épouser le marquis de Trémour. Va, n'aie pas de remords, et dis-toi que tu as bien combattu contre ton cœur.

Elle parlait fermement, résolument. En ce moment une prolongation de la lutte eût été inutile.

Suzel sentait bien qu'elle se heurterait à une volonté inébranlable, et que plus tard seulement elle pourrait reprendre son douloureux projet. Elle demeura donc silencieuse, ne trouvant plus d'arguments pour réfuter ceux de Germaine ; mais longtemps, la mère et la fille pleurèrent, enlacées dans les bras l'une de l'autre.

La matinée se passa lentement, tristement.

Debout devant son chevalet, Germaine en détachait la toile. Elle contemplait cette vue de Roscoat prise au soleil couchant, ce manoir aux tourelles élancées, ce coin de mer aux flots bleus, ce pan de ciel aux teintes pourprées. Que de fois elle avait admiré ce paysage, assise près de Gaston ! Ce tableau lui rappelait d'heureux instants. Elle y avait mis la meilleure part d'elle-même : son cœur et son talent ; et toujours le talent se décuple lorsque le cœur dirige le pinceau.

Cette œuvre avait une valeur incontestable ; elle devait assurer à Mlle Hermel un rang honorable parmi ceux dont la vocation est d'étudier la nature, qui, sans cesse, demandent l'inspiration à cette source toujours jeune, toujours inépuisable.

— Allons, balbutia Germaine il faut dire adieu à toutes les joies, me résigner... Que ce tableau, du moins, demeure au Roscoat ; qu'il redise à Gaston de se souvenir...

Sa voix s'arrêta comme brisée, et, d'une main qui tremblait, elle écrivit sur une carte qu'elle fixa au bas de la toile :

A MADAME LA MARQUISE DE TRÉMOUR
SOUVENIR RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT
DE GERMAINE

— Gaston verra ainsi, se disait-elle, que, si je pars, je pars sans amertume... je pars l'aimant toujours ; mais je connais mon devoir

Une tristesse croissante l'envalissait.
Ne pas le revoir ! balbutia-t-elle encore...
non jamais ; l'adieu me briserait ; je serais
faible... mais lui écrire !...

Elle avait pris une feuille satinée, et sa
plume courait avec fièvre.

— Lorsque vous recevrez ces quelques li-
gnes, je serai bien loin de vous. Vous souffri-
rez... mais pas plus que je ne souffre... vous
vous révolterez peut-être... mais plus tard,
vous direz : Germaine avait raison ; elle ne
pouvait abandonner, elle ne pouvait renier
sa mère. Si je pars sans vous serrer la main,
c'est pour nous épargner les angoisses de l'a-
dieu.

— Mon pauvre ami, il m'eût été doux de
vous vouer ma vie entière. La Providence ne
l'a pas voulu... Sans un murmure, il faut
nous courber sous ce joug cruel... ce joug
de la souffrance.

— J'adresse à Mme de Trémour la peintu-
re que vous aimez. Elle vous parlera des jours
heureux. Je lui adresse encore la bague de
nos fiançailles ; mais je garde le bouquet de
bruyères. Quelques fleurs desséchées, voilà
tout ce que je veux emporter de Saint-Mi-
chel-en-Grève. Adieu, Gaston, adieu à jamais ;
ma résolution est irrévocable ; nous ne nous
reverrons plus... Oubliez-moi."

La jeune fille avait écrit ces lignes d'un
trait en écoutant son cœur, plus que la raison
peut-être. Sans vouloir la relire, car elle ne
fut pas partie, elle cacheta la missive, et tom-
bant devant un crucifix de bois et de cuivre
qui avait consolé dans toutes ses peines Ma-
rie-Jeanne Madec :

— Mon Dieu, balbutia-t-elle, mon Dieu,
vous seul me soutiendrez dans cette cruelle
épreuve... Oui, je l'aimerai de loin... Pau-
vre Gaston ! si noble si loyal... si géné-
reux !...

En cet instant, Sûzel apparut à la porte
de la chambre.

Germaine se leva vivement, s'approcha de
la fenêtre, le temps d'essuyer une larme, et,
se retournant, le sourire sur les lèvres ;

— Maman, dit-elle, nous partirons dès ce
soir, un adieu à Margaret, une dernière prière
à l'église, et j'oublierai pour toujours Saint
Michel-en-Grève.

— Tu veux donc ? fit Sûzel maintenant
vaincue.

Et Germaine avec un ardent baiser :

— Oui, je le veux.

A l'heure suivante, Mlle Hermel s'agenouil-
lait dans le vieux sanctuaire. Le maître au-
tel demeurait dans l'ombre, tandis que le so-
leil étincelant sur les vitraux entourait de
clartés multicolores les saints en pierre et les
anges nimbés d'or. On n'entendait d'autre
bruit que la grande voix de la mer et les
fredoni des insectes tourbillonnant entre le
ciel et les dunes.

L'église était fraîche dans la splendeur de
cette matinée de juillet, Germaine demeurait
agenouillée près de sa mère, et son angoisse
se calmait. Peu à peu, une mystique im-
pression de paix la gagnait. Douceur, repos,
lumières, toute âme blessée trouve ce baume
au pied du tabernacle. Vous offrez à Dieu la
douleur, il vous rend la résignation. Un cri
désespéré s'échape de votre âme, le Seigneur
vous répond par un mot d'espérance. Vous
tombez à genoux le cœur broyé, et vous
vous relevez en acceptant l'angoisse presque
en la bénissant.

Que là-bas, au Roscoat, Gaston aurait eu
besoin de la résignation qui soutenait Ger-
maine, de cette soumission aux volontés de
la providence qui faisait que sans se plain-
dre, sans hésiter, elle brisait son cœur ! Elle
souffrait pourtant ; mais, pour la vaillante
jeune fille, toujours le devoir primait sur le
bonheur. (A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le
contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.
Les médecins de la campagne, les institutions publiques,
les collèges et les couvents, sont servis de Drogues pures,
aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les
Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour
mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

LYCEUM OPERA HOUSE

Coin des rues Ste-Catherine et
St-Dominique.

LUNDI, le 12 OCTOBRE

LE GRAND SUCCES DE NEW YORK

AVERHILL ET DIXON

Dans une des plus jolies comédies de
Mark Twain

TOM SAWYER

Ainsi qu'un répertoire nouveau de chansons,
dances, mots coniques, etc., etc.

See the bad boy
See his Ma
See his Pa
See his girl
More like his old dad
Every day.

AL. ROOMIE, le célèbre acteur anglais.
EMIL HEUSEL, le grand comédien allemand.

ADMISSION :

10, 20 et 30c. — Sièges réservés, 10c extra.

Bureau des loges, aux salles des pianos de
New-York.

W. W. MOORE, Gérant

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et
les mieux choisis : musique classique, morceaux
d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assorti-
ment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant **LUNDI, le 1^{er} OCTOBRE**
Après-midi et soirée.

LA COMÉDIE TOUJOURS AGRÉABLE
INTITULÉE

THE TWO JOHNS

Excellente compagnie, nouvelles chansons,
dances, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : *TRUE IRISH HEARTS.*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,774 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

QUEEN'S - THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant **Lundi, 5 Octobre,**
Matinée Samedi,

M. JAMES O'NEIL

Dans une représentation à grand spec-
tacle de

MONTE - CRISTO.

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1 ; cercle d'orchestre, 75c
et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les en-
fants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés,
50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons
sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de mu-
sique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

Lundi, 12 octobre, M. George Barrett, l'émi-
nent comédien anglais.

